

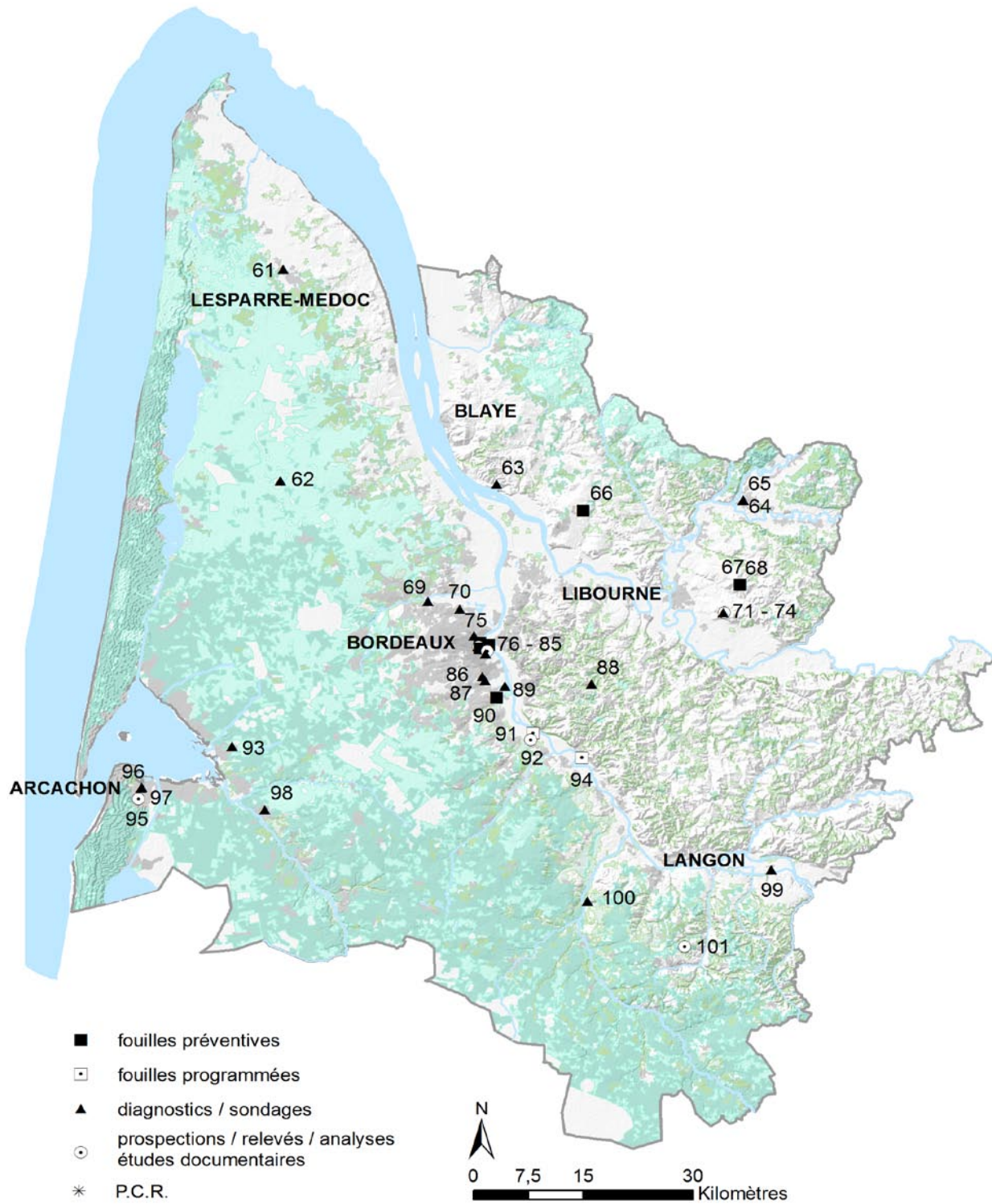


AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 3





N° Nat.						N°	P.
026256	AUBIE-ET-ESPESSAS	11, rue du Bourg	CHARPENTIER Xavier	MCC	SU	66	80
026330	AUDENGE	Liougey-sud, rues Victor Jara et Drocéra	CAVALIN Florence	INRAP	OPD	93	81
026359	BEGLES	Chemin de Mussonville	GINESTE Marie-Christine	INRAP	OPD	87	82
026278	BEGLES	358 route de Toulouse	HANRY Alexandra	INRAP	OPD	86	82
026387	BLAIGNAC	La Bastide 2	ETRICH Christine	INRAP	OPD	99	83
026245	BORDEAUX	Rue Ausone	MICHEL GAZEAU Céline	EP	FP	78	85
026519	BORDEAUX	Rue de la Benaugue	MASSON Juliette	COL	SU	77	85
026376	BORDEAUX	14 rue Cabirol	BEHAGUE Bertrand	COL	OPD	79	86
026391	BORDEAUX	15 rue du Grand rabin Joseph Cohen / 18 rue Canihac	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	FP	81	87
026275	BORDEAUX	Rue du Hâ	HOURCADE David	COL	PRD	80	88
026403	BORDEAUX	Ilôt Carpenteyre	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	OPD	82	90
026411	BORDEAUX	Ilôt Nérigeau	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	OPD	83	90
026109	BORDEAUX	Place Puy-Paulin	ROUDIER Mathieu	EP	FP	76	91
026246	BORDEAUX	Place Renaudel	MASSON Juliette	COL	PRD	84	92
026276	BORDEAUX	Site Santé Navale 145-149 Cours de la Marne,	MIGEON Wandel	INRAP	OPD	85	93
026228	BOURG	La Libarde	CHARPENTIER Xavier	MCC	SD	63	94
026382	BRACH	Route de Castelnau	SCUILLER Christian	INRAP	OPD	62	94
026404	BRUGES	Eglise Saint Pierre	MASSON Juliette	COL	OPD	70	95
026396	COUTRAS	Square du Docteur Berger	MIGEON Wandel	INRAP	OPD	64	96
026757	COUTRAS	Centre ville	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	OPD	65	96
026244	GAILLAN-EN-MEDOC	Cazeau du Prat	CHOPIN Jean-François	INRAP	OPD	61	97
026080	ISLE-SAINT-GEORGES	Dorgès	COLIN Anne	SUP	FPr	91	97
026075	LANGOIRAN	Le Castéra	FARAVEL Sylvie	SUP	FPr	94	98
026373	LEOGEATS	Le Bourg	SILHOUETTE Hélène	INRAP	OPD	100	99
026347	MIOS	Benau sud et Flatter	CAVALIN Florence	INRAP	OPD	98	99
026213	MONTAGNE	Le Bourg	MOREAU Nathalie	INRAP	OPD	68	100
026394	MONTAGNE	Le Bourg	SEGUIN Guillaume	EP	FP	67	100
026227	SADIRAC	Tioulet	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	OPD	88	102
026247	SAINT-EMILION	Couvent des Cordeliers	SAUVAITRE Natacha	EP	RA	73	102
026420	SAINT-EMILION	Hôtel de Ville, 6 place Pioceau	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	OPD	71	103
026305	SAINT-EMILION	Salle dite gothique	MARIN Agnès	BEN	SD	74	104
026071	SAINT MEDARD D'EYRANS	Villa antique de Cauban-ouest	MAUDUIT Thierry	BEN	PRD	92	106
026202	LA TESTE-DE-BUCH	Territoire communal	JACQUES Philippe	BEN	PRD	97	107
026360	LA TESTE-DE-BUCH	9-11 rue Auguste Lalesque	JACQUES Philippe	BEN	OPD	95	108
026331	LA TESTE-DE-BUCH	1 bis rue Victor Hugo	JACQUES Philippe	BEN	OPD	96	108
026375	VILLENAVE-D'ORNON	Geneste Courréjean	DUNIKOWSKI Christophe	INRAP	OPD	89	110
026389	VILLENAVE-D'ORNON	Eglise Saint Martin	RÉVEILLAS Hélène	COL	FP	90	111



AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 3

AUBIE-ET-ESPESSAS 11, rue du Bourg

Un projet de création d'une piscine dans une propriété voisine de l'église romane Saint-Martin d'Aubie a motivé la réalisation d'un diagnostic archéologique en septembre 2012 (responsable Nathalie Moreau, Inrap). Quelques structures étant apparues sur une faible emprise, il a été décidé en mars 2013 d'accompagner la réalisation des terrassements.

Aubie est une ancienne commune réunie à Espessas en 1813. Elle se situe dans le nord Gironde, à environ 30 kilomètres de Bordeaux et à 5 kilomètres au nord-est de Saint-André-de-Cubzac.

Le terrain, objet des interventions, se trouve au cœur du vieux bourg, voisin de l'église Saint-Martin et de son cimetière.

Le bourg tel qu'il figure en marge de la feuille de la section C du cadastre de 1836 a fait l'objet de profonds remaniements. La création d'une voie reliant la rue du Bourg à la RD 133 a occasionné la disparition de la presque totalité d'un îlot de bâtiments situé à l'ouest du cimetière. Le dernier témoin de cet ensemble est la maison au sud de laquelle doit être établie la piscine.

L'intervention de 2013 porte sur l'emplacement du local technique prévu au sud du cimetière sous un appentis et, plus à l'ouest, sur une partie de l'emprise non diagnostiquée de la future piscine.

Dans ce dernier espace, les coupes présentent une succession de couches identiques à celle relevée en 2012. À l'emplacement du local technique, les niveaux sont moins nombreux. Cette différence pourrait s'expliquer par l'épandage des matériaux de démolition des bâtiments, postérieurement à 1836, dans la seule partie occidentale du terrain. Sur le calcaire naturel, on observe un niveau d'argile sableuse brune très compacte ne livrant que de rares fragments de tuiles. Il est recouvert d'un niveau de circulation constitué d'éclats calcaires. Au-dessus, à un épais remblai argilo-limoneux brun succèdent le sol contemporain en béton et son niveau de pose.

Les structures archéologiques sont toutes creusées dans le calcaire. Elles consistent en cinq silos regroupés dans la moitié est de l'espace des travaux, 79 trous de piquets et de poteaux sont pour la presque totalité situés à l'ouest, autour d'une fosse circulaire.

Les silos présentent des diamètres à l'ouverture compris entre 1 m et 1,30 m. Un seul a été fouillé. Son creusement est régulier, ses parois concaves et son fond plat. Le comblement présente à la base une fine couche d'argile indurée orange recouvert par un niveau argilo-limoneux sombre incluant des pierres calcaires, des charbons de bois, de la faune, des fragments de meules calcaires et de nombreux tessons de céramique. Au-dessus, on observe un niveau de pierres calcaires puis une couche argilo-limoneuse brune avec des traces cendreuses et de charbons de bois intégrant des fragments de meules calcaires et des tessons de céramiques. La même nature de sédiment apparaît après décapage, signalant la présence des autres silos.

Les trous de piquets et de poteaux présentent des diamètres compris entre 0,04 m et 0,22 m. Entre ces extrêmes, il est délicat de déterminer s'ils sont destinés à accueillir un piquet ou un poteau. Leur comblement consiste soit en une argile sableuse de nature très similaire au niveau couvrant le calcaire, soit en un limon argileux gris. Les profondeurs reconnues varient entre 0,02 et 0,17 m.

La fosse, de 0,54 m de diamètre présente un profil en U. La profondeur est de 0,15 m en périphérie, 0,20 m au centre. En bordure, on observe un petit creusement circulaire de 0,05 m le fond étant de plan sub-rectangulaire.

À l'exception d'une meule, le mobilier collecté provient intégralement du comblement d'un unique silo.

On reconnaît huit fragments de meules à bras en calcaire fortement marquées par l'usure. Certaines



sont archéologiquement complètes. Trois fragments correspondent à des meules dormantes de diamètres restitués de 0,45 à 0,50 m, 0,08-0,09 m pour celui du trou central et des épaisseurs de 0,05 cm à la périphérie et 0,10-0,11 m au centre. Une meule quasi complète se distingue du lot par la présence d'un rebord périphérique, d'un orifice d'évacuation latéral percé dans l'épaisseur et des dimensions plus imposantes : diamètre de 0,65 m, diamètre du trou central de 0,11 m, épaisseur de 0,12 m, 0,20 m rebord compris. Les quatre autres fragments moins bien conservés appartiennent à des meules courantes. Les diamètres restitués avoisinent les 0,40-0,45 m et les épaisseurs sont comprises entre 0,02-0,025 m au minimum, 0,03-0,04 m au maximum. Un des fragments est percé d'un trou oblique excentré permettant la fixation d'une poignée.

La céramique a été étudiée par Valérie Marache (service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole). Issue d'un dépôt secondaire, la céramique commune est très fragmentée et offre peu de formes complètes. Elle constitue néanmoins un lot homogène datable de la seconde moitié du XIII^e siècle. Un lot conséquent de céramique chamottée a été mis au jour dont au moins trois individus presque complets.

Le reste du mobilier consiste en de la faune et quelques fragments de plaque-foyer.

La nature du mobilier atteste une activité de meunerie. Dans la partie ouest de l'emprise des

travaux, la fosse circulaire était sans doute destinée à recevoir une meule dormante. Autour de cette dernière les trous de poteaux et de piquets correspondent aux vestiges de structures légères dont le plan nous échappe d'autant plus que ces structures ont fait l'objet de remaniements comme l'atteste des recoupements entre plusieurs creusements. La partie orientale de la fouille où sont concentrés les silos était destinée au stockage.

Si on est assuré que les silos sont intégralement conservés, les faibles profondeurs de certains trous de piquets et poteaux donnent à croire que le ou les niveaux de circulation ont pu être détruits après abandon de l'activité de meunerie, probablement à la fin du Moyen Âge central.

À ce jour, la sépulture observée lors l'intervention de 2012 reste un cas unique. L'hypothèse qu'elle marque la limite de l'extension occidentale du cimetière est plausible mais la relation chronologique entre l'activité de meunerie et cette sépulture n'est pas établie. On se limitera à la considérer comme antérieure à 1618, date à laquelle, l'existence du mur de clôture du cimetière est attestée par une ordonnance de visite paroissiale.

Charpentier Xavier

■ Moreau N. « Aubie-et-Espessas, 11 rue du Bourg », *Bilan scientifique régional d'Aquitaine* : 2012, Cenon, 2014, p. 78

AUDENGE Liougey sud - Rues Victor Jara et Drocera

L'emprise concernée, située sur la rive gauche d'un ruisseau, « Le Pontails », est aux deux tiers boisée et comprend une zone protégée (Espace Boisé Classé).

Le secteur a déjà fait l'objet de quatre diagnostics en 2007, 2008, 2011 et 2012 et suivis de deux opérations de fouille en 2009 et 2012. Le diagnostic de 2008 avait révélé l'existence d'un site d'artisanat lié au traitement des résineux, assez étendu en surface et installé dans un substrat majoritairement constitué d'altos.

Le diagnostic avait deux objectifs : apprécier l'extension orientale de l'occupation précédemment découverte et ses relations avec le Pontails.

Les contraintes liées au statut de secteur protégé ont limité la surface effective à sonder. Seuls quatre sondages sur 38 sont positifs. Ils ont permis de dégager essentiellement des structures en creux (fosses et fossés).

Le mobilier est extrêmement rare et les éléments les plus intéressants ont été découverts en prospection pedestre (I^{er} au III^e siècles de notre ère).

Cavalin Florence



BÈGLES

33 chemin de Mussonville

L'intervention a été provoquée par le projet de construction de 24 logements en rive gauche du ruisseau de l'Eau Bourde, à proximité de vestiges de l'aqueduc alimentant Bordeaux durant l'Antiquité. Situé à une altitude de 12 m environ, le terrain ne présente pas de pente. L'intervention a été réalisée entre deux rangées de garages en attente de démolition.

Le substrat est quasi-affleurant sous les remblais contemporains ; la terrasse Fxb2 (Pléistocène inférieur moyen) apparaît entre 0,55 et 0,90 m de profondeur.

Le diagnostic s'est traduit par la réalisation d'une tranchée quasiment nord/sud sur toute la largeur de l'emprise.

Deux fossés linéaires à peu près parallèles et distants de 0,90 m ont été mis au jour, à 0,55 m sous le sol actuel, dans un niveau correspondant à la partie superficielle de la terrasse.

Un tessou de faïence blanche dans le comblement de l'un d'eux tend à favoriser une datation moderne ou contemporaine pour ces probables structures de drainage.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable Gineste Marie-Christine (Inrap)

BÈGLES

358 route de Toulouse

Dans le cadre de la construction d'une habitation collective par la société SCCV du Rubis, une opération de diagnostic a été réalisée par l'INRAP le 14 mai 2013. La tranchée continue, d'une longueur de 60 m, n'a pas révélé de structures archéologiques.

L'étude géologique (X. Boes) nous montre que l'épaisseur des sédiments à potentiel archéologique correspond aux couches sableuses avec des graviers, situées au-dessus de la terrasse du Pléistocène moyen ou du substrat oligocène et sous les terres noires. Dans le cas de creusement, les sédiments de la terrasse pléistocène et du substrat oligocène deviennent potentiellement archéologiques. D'un point de vue géologique, les informations collectées à l'occasion du diagnostic sont très intéressantes, car elles montrent que la terrasse du Pléistocène moyen ne constitue pas un ensemble homogène et peu complexe. La terrasse présente ici des lambeaux de terrains tertiaires (argiles à nodules calcaires oligocènes) qui modifient la vision géologique de ce secteur. D'un point de vue archéologique, la zone présente aussi un sol urbain

de type « terre noire » en formation dans lequel aucun vestige archéologique n'a été détecté. On n'exclut pas que ces données de profondeur des sédiments à potentiel archéologique soient remises en cause dans le cas où des sédiments archéologiques plus épais seraient localement mis au jour (paléochenaux, accumulations anthropiques, terres noires).

En outre, le tracé de l'aqueduc antique alimentant Bordeaux forme une courbe à l'est de la route de Toulouse avant de s'orienter vers le nord aux abords de la rue Albert Thomas. L'assiette du projet, par sa position et sa morphologie, est donc stratégiquement bien située pour observer une bifurcation de cette conduite mais n'en a livré aucune trace.

De plus, la parcelle mitoyenne a fait l'objet d'une intervention d'archéologie préventive les 17 et 18 janvier 2012 sous la direction de G. Sandoz (INRAP Gso). Les deux sondages couvrant 13 % de la surface affectée par le projet se sont révélés négatifs.

Harry Alexandra

Le diagnostic de Blaignac « La Bastide » se situe au sud de la Réole, sur une ancienne île de la Garonne, située sur la basse terrasse dont le gravier apparaît autour de 2 m de profondeur. La proximité du matériau et la faible couverture sédimentaire autorise des ouvertures de gravières relativement aisées à l'instar du projet qui concerne cette parcelle et qui correspond à la deuxième phase d'une exploitation dont la totalité du projet couvre 400 000 m² et dont la partie orientale (phase 1a) est déjà en cours d'activité.

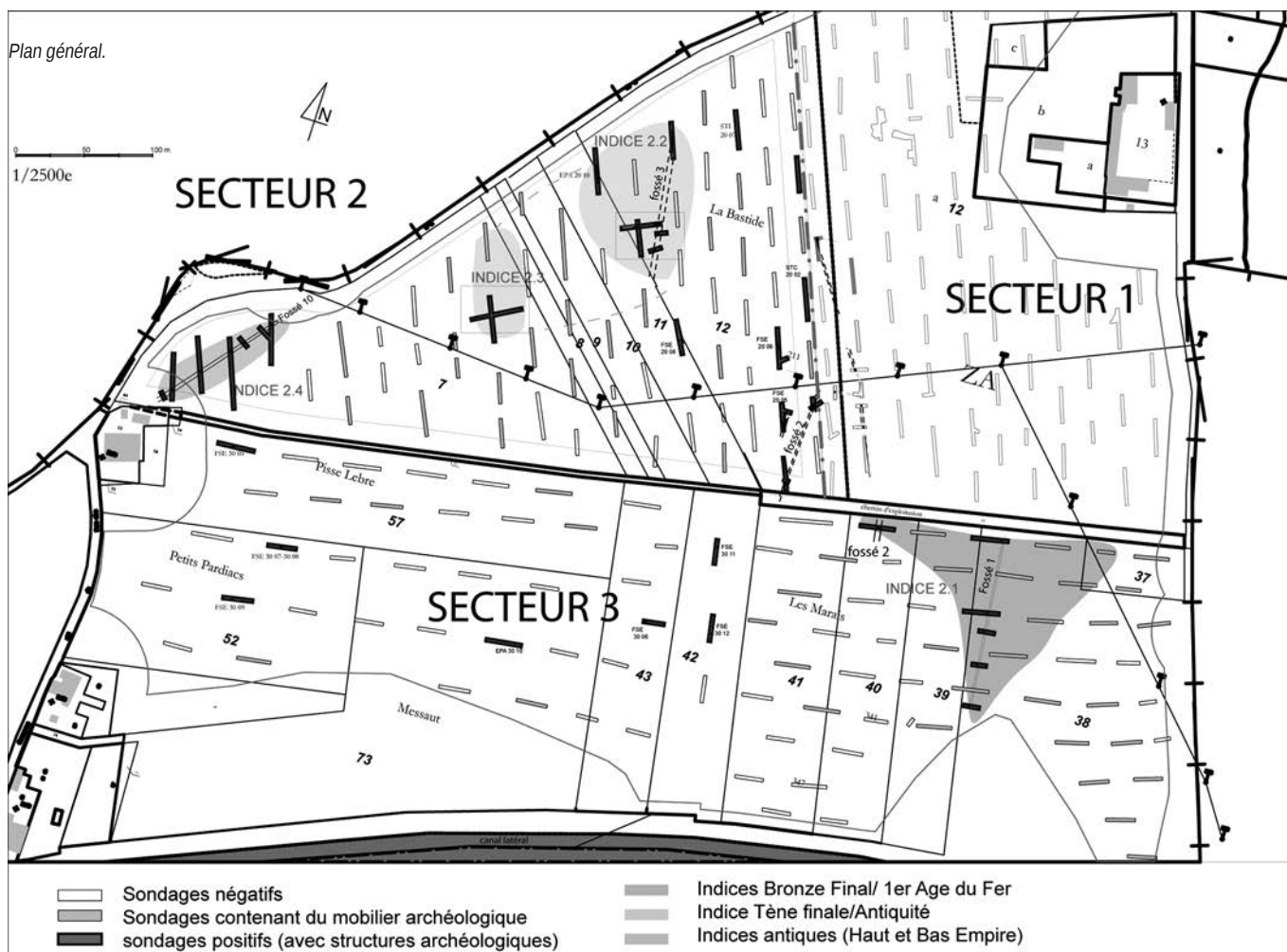
Les 174 tranchées ouvertes à l'occasion de ce diagnostic ont permis de reconnaître une occupation échelonnée sur plus de 1 500 ans et qui se répartit en six périodes chronologiques (Bronze Final/Premier Âge du Fer, Tène Finale, transition Tène Finale-fin de la république, Haut Empire et Bas Empire). Après un *hiatus* de quelques siècles, la parcelle connaît une fréquentation épisodique durant le Moyen Âge et à la période Moderne sans lien apparent avec la demeure du XVI^e siècle située à l'est et dont les terrains environnants avaient fait l'objet d'une première phase de diagnostic (Etrich, 2013). Cette dernière phase

est toutefois peu marquée dans la mesure où seuls des fossés parcellaires ont été reconnus pour cette période.

La période la plus ancienne est représentée par le Bronze Final/Premier Âge du Fer. La parcelle fait l'objet, durant cette phase chronologique, d'une occupation diffuse, marquée essentiellement par la présence d'un fossé associé à des éléments résiduels situés dans les sondages voisins mais aussi dans trois sondages plus éloignés. Ces vestiges sont complétés par deux concentrations de tessons très érodés.

La Protohistoire récente est essentiellement caractérisée par la poursuite du fossé B mis au jour durant la première phase du diagnostic qui semble ici se dédoubler mais son tracé se perd ensuite au sud du secteur 3. Parallèlement à cette structure, neuf sondages ont livré du mobilier résiduel isolé qui confirme la poursuite d'une fréquentation humaine dans ce secteur, sans pour autant confirmer l'existence d'un éventuel enclos laténien.

La phase suivante correspond à une période de transition entre la fin de la Tène et le début de l'Antiquité.



La difficulté de ce diagnostic résidait dans l'attribution de certains indices à l'une ou l'autre phase chronologique, notamment concernant celle de la transition Tène Finale-début de l'Empire, dans la mesure où les éléments de datations se limitent quelquefois à la seule présence de fragments de tuiles qui sont toutefois des indices de romanisation mais qui ne permettent pas de dater les vestiges avec précision lorsque les estampilles font défaut. Certaines de ces pièces mises au jour durant ce diagnostic sont associées à des fragments d'amphore de la Tène Finale, ce qui corroborerait une romanisation du secteur relativement précoce, antérieure à la Conquête ou du moins des échanges avec les régions voisines déjà romanisées telles que la Gaule Narbonnaise. Cela pourrait s'expliquer par la proximité de la Garonne qui joue un rôle fondamental dans les échanges commerciaux et la circulation des biens entre le monde méditerranéen et les peuples Aquitains. Cette phase est illustrée sur site par la présence d'un groupe de fosses-silo situé à l'extrémité occidentale de l'emprise du projet. Il est complété à l'est par un fossé parcellaire peut-être lié au fossé A du diagnostic de 2012. Ce fossé est accompagné plus au nord par une sépulture de chien en pleine terre et par une structure de combustion ainsi que des éléments résiduels.

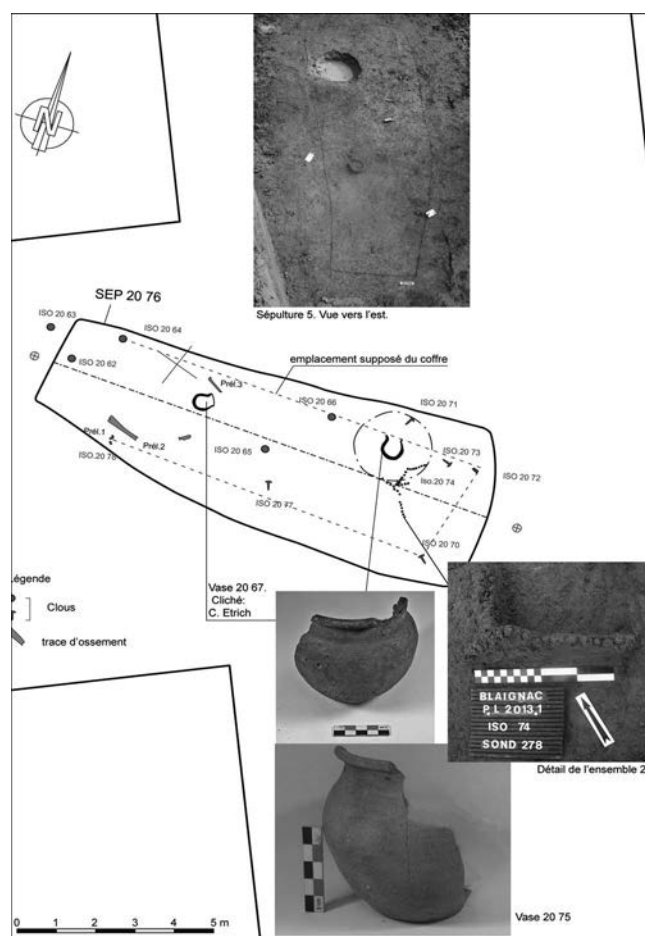
La dernière phase d'occupation est de loin la plus riche et se divise en deux séquences discontinues : la première relève du Haut-Empire et pourrait être contemporaine de l'atelier de métallurgie mis au jour au nord-ouest du secteur 1. Elle se traduit par une structure en creux, contenant des blocs de calcaire, apparentée aux calages de l'indice 1. Le second aménagement correspond à un grand fossé très riche en mobilier qui pourrait correspondre à la limite de l'extension du Haut-Empire vers l'ouest. Toutefois, la présence d'une concentration de mobilier contemporain, correspondant peut-être à une seconde branche du fossé antique, reste pour l'heure inexplicable. Le fossé présente un remplissage détritique composé de vaisselle fine, céramique culinaire et vases à liquides mêlés à une importante couche de charbons et de brandons de bois carbonisés auxquels s'ajoutent un lot de 60 clous en fer et des restes d'os brûlés, vraisemblablement humains (information orale I. Souquet-Leroy). Si ces indices évoquent le nettoyage des résidus d'un incendie, la présence d'os brûlés humains plaiderait en faveur d'une vidange de bûcher funéraire (*ustrinum*). Par ailleurs, ces aménagements s'accompagnent de mobilier erratique réparti dans cinq sondages du secteur 2 et dans un sondage isolé du secteur 3.

La seconde séquence correspond aux structures du Bas-Empire et plus précisément à deux espaces funéraires qui pourraient en réalité faire partie d'une seule et même nécropole, compte tenu de leurs caractéristiques et datations communes. Cet ensemble daté de 200-300 AD a été identifié grâce à la présence des nombreux clous, des quelques 12 pots archéologiquement complets et d'une fosse

à inhumation mis au jour durant cette opération. Il s'agit d'une nécropole à inhumation caractérisée par des contenants en matériau périssable assemblés au moyen de clous en fer. Il est possible qu'une incinération erratique correspondant à la fosse charbonneuse 20 43 contenant également un petit vase ovoïde complète cet ensemble. Cette structure témoignerait donc d'une pérennité de cette pratique, usuelle durant le Haut Empire, qui est remplacée par l'inhumation qui se généralise dans le courant du II^e siècle.

À l'exception des départements et régions limitrophes qui ont fournis quelques exemples de nécropoles en milieu rural appartenant à l'Antiquité tardive (ex Perricard en Lot-et-Garonne, Lescar et Saint-Jean le Vieux dans les Pyrénées-Atlantique, Saint-Laurent en Tarn-et-Garonne, Champs-Rougis en Charente Maritime etc.), les ensembles funéraires relevant de cette période sont quasiment inédits en Aquitaine. Dans ce contexte, la découverte du gisement de Blaignac constitue un jalon important dans la connaissance des pratiques funéraires de la fin de l'Antiquité dans la région. Ces éléments (qui demandent à être précisés par une fouille fine) s'inscrivent parfaitement dans l'évolution de la pratique funéraire connue par ailleurs en Gaule où l'inhumation se substitue au rite de l'incinération en usage durant le Haut-Empire.

Etrich Christine



Détail de la sépulture 5 de l'indice 2.2.

BORDEAUX Rue Ausone

En février et mars 2013, une surveillance archéologique a été réalisée dans le cadre de la rénovation en urgence du réseau d'assainissement de la rue Ausone, au nord du cours d'Alsace-et-Lorraine. En effet, cette zone correspond à l'embouchure du Peugue. Le quartier ne se développe qu'à partir de la fin du XI^e siècle, lorsque le Palais de l'Ombrière s'y installe. Au début du XIV^e siècle, s'établit la maison de la Monnaie médiévale qui fonctionne jusqu'au XVIII^e siècle. La rue Ausone est ensuite créée en 1759 afin de structurer un nouveau lotissement.

Les travaux ont consisté en la réalisation d'une tranchée d'une quarantaine de mètres orientée nord-sud et de sept tranchées de raccordement qui devaient reprendre des creusements liés à l'installation de l'ancien réseau d'assainissement.

Aucune information concernant les périodes antique et médiévale n'a pu être recueillie. La plate-forme portuaire du XIII^e siècle, identifiée par W. Migeon sous la place du Palais lors des sondages archéologiques du tramway en 2001, n'a pas pu être reconnue. Bien que la tranchée se trouve au cœur de l'estuaire du Peugue, elle n'a pas permis d'observer son paléochenal car les travaux sont demeurés dans des niveaux trop superficiels.

La surveillance a fait apparaître que celui-ci a été canalisé par deux égouts voûtés orientés est-ouest et nord-ouest/sud-est. Or, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque le cours d'Alsace-et-Lorraine

est percé, le chenal principal du Peugue est canalisé suivant le même axe. Ces deux aménagements pourraient donc appartenir à ce dispositif et être datés de cette période.

Les maçonneries identifiées dans les niveaux sus-jacents seraient donc toutes postérieures aux années 1860-1870. Pour la plupart déjà coupées par l'ancienne tranchée d'assainissement, leur interprétation demeure très hypothétique (fondations, murs de cave).

Les niveaux supérieurs sont constitués par des remblais contemporains perturbés par la pose de nombreux réseaux (gaz, eau, électricité), puis recouverts par les niveaux de voirie actuels.

La surveillance a donc principalement fait apparaître des aménagements postérieurs à la mise en place des égouts. Si des vestiges antérieurs à cette période sont bien attestés à proximité (Migeon 2001), la construction de ces canalisations a sans doute perturbé la zone et détruit tous les aménagements liés au port intérieur médiéval du Peugue. Il semble donc que les travaux de rénovation du réseau d'assainissement n'ont que peu impacté le sous-sol de la rue Ausone.

Michel Gazeau Céline

- Migeon Wandel. *Rapport de Sondages - Diagnostics, suivi des déviations de réseaux du Tramway de Bordeaux*, Bordeaux : SRA Aquitaine, 2001.
- Lavaud Sandrine dir. *Atlas historique de Bordeaux*, Bordeaux : Ausonius, 2009.

BORDEAUX Rue de la Benaige

Des travaux d'aménagements urbains ont été menés par la Communauté urbaine de Bordeaux dans la rue de la Benaige, sur la rive droite, juste au sud de la Place Stalingrad. Plusieurs sondages ont mis au jour des vestiges archéologiques qu'il convenait d'enregistrer avant leur destruction.

Un premier sondage, près du quai Deschamps, a permis d'observer un mur axé est-ouest, en pierres de taille et de facture moderne.

Le second sondage, situé au croisement avec la rue Henri Dunant, a livré des structures maçonnées installées sur un platelage en bois. Cette semelle est

*Prise de vue vers le sud-ouest du sondage entre la rue de la Benaige et la rue H. Dunant où ont été mises au jour les fondations à semelle de bois.
Cliché Juliette Masson.*





composée de deux poutres parallèles, liées entre elles par des pièces de bois transversales à demi-queue d'aronde.

La stratigraphie observée dans le second sondage présente un niveau avec des battitures.

D'avantage attribuables à l'Époque moderne qu'au Moyen Âge, ces dernières découvertes alimentent les données sur les fondations à semelle de bois.

Masson Juliette

Gallo-romain

BORDEAUX Rue Cabirol

En raison de la proximité de nombreux vestiges archéologiques connus, le projet de construction d'une piscine privée dans le jardin du 14 rue Cabirol, a donné lieu à une prescription de diagnostic. L'opération a couvert une surface de 26,40 m² (sondage 1) sur 1,30 m de profondeur au sein de laquelle un sondage plus profond (sondage 2) a été réalisé sur 9,30 m² et 1 m de profondeur, de manière à atteindre la cote de fond du projet fixée à 2,30 m sous la surface du sol

actuel. Ainsi, le diagnostic a couvert 35 % de la surface initiale du projet.

Des contraintes techniques liées à l'exiguïté de la parcelle et la présence de niveaux conservés, ont limité les terrassements mécaniques au décaissement du sondage 1 et des 20 à 30 premiers centimètres du sondage 2.

Il s'en est suivi une fouille manuelle des niveaux jusqu'à la profondeur projetée.



Bordeaux - Rue Cabirol. Vue d'ensemble des sols de l'atelier métallurgique (cliché B. Béhague, SAPR-Bordeaux Métropole)



La stratigraphie observée se décompose ainsi, de haut en bas :

- de 0 à -0,70 m : remblais de terres de jardin et, en partie haute, aménagements récents de sols de circulation et de cour (XIXe-XXIe siècles),
- de -0,70 m à -1,10 m : remblais de terres de jardin ou agricoles (XVIIIe-XIXe siècles),
- de -1,10 m à -1,60 m : « terres noires » (IIIe ? – XVe siècles)
- de -1,60 m à 2,30 m : niveaux antiques construits et superposés à vocation artisanale dans un premier temps puis domestique (fin Ier – IIe siècle ap. J.-C.).

Les niveaux antiques sont particulièrement bien conservés. L'espace est délimité par trois tranchées d'épierrement : deux orientées ouest/est, une orientée nord-sud. Au fond de l'une d'elle, une maçonnerie de fondation était conservée sur 0,50 m de hauteur environ. Une fosse d'époque moderne a été creusée jusqu'à la base de ces niveaux dans l'angle sud-est du sondage, occultant ainsi une partie des vestiges.

Les niveaux les plus anciens atteints lors de cette opération sont caractérisés par la présence de résidus liés à la métallurgie des alliages cuivreux (très nombreux restes de parois vitrifiées, fragments de moules, petites

chutes et gouttes d'alliage cuivreux ...) et à la métallurgie du fer (un niveau est entièrement constitué de charbons, battitures et scories). Ces occupations sont scellées par un apport de sédiments naturels prélevés dans la terrasse alluviale pour asseoir des niveaux de sols de pièces vraisemblablement destinées à l'habitation. Un sol construit en béton de tuileau a été observé, ainsi que d'autres sols aménagés en galets, en mortier de chaux ou en terre battue. Un caniveau en *tegulae* et moellons calcaires a aussi été observé. Le mobilier céramique, principalement retrouvé dans des remblais séparant les sols d'occupation, couvre une fourchette chronologique très serrée : entre 30 et 50 ap. J.-C. pour la phase d'activité artisanale et entre 50 et 120 ap. J.-C. pour la phase d'occupation domestique. Le niveau d'abandon le plus récent observé pour cette phase antique a livré des restes de parois de four de verrier. Ces restes indiquent la pratique, dans l'environnement proche de notre sondage, de cet artisanat au début du Bas Empire.

Béhague Bertrand

Gallo-romain à
Moderne

BORDEAUX

15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canihac

Cette prescription de fouille, motivée par l'aménagement d'une maison départementale de la solidarité et de l'insertion succède à une surveillance de travaux et un diagnostic réalisés en 2012. Elle occupe une surface de 313 m² sur un point haut de la rive gauche de la Garonne, à un peu plus de dix mètres au dessus du niveau actuel du fleuve.

La parcelle concernée se situe en plein cœur de Bordeaux, dans l'extension maximale de la ville du Haut Empire et environ 400 mètres au sud du *castrum* du Bas-Empire. A partir du XIIIe siècle, elle s'inscrit dans la partie sud-ouest du couvent des Carmes, mentionné pour la première fois en 1264. Le couvent s'étendait le long des fossés de l'enceinte du XIIIe siècle (actuel cours Victor Hugo), entre la rue Bouhaut (rue Sainte Catherine) et la rue des Carmes (rue Canihac). Il est intégré dans l'enceinte de la ville pendant le premier quart du XIVe siècle. Il subit de nombreux remaniements, avant d'être démantelé à la Révolution. En 1792, la rue de la Réunion (actuelle rue Honoré Tessier) et la rue de la Révolution (rue du Grand Rabbin Joseph Cohen) sont aménagées.

Du point de vue archéologique, l'opération conduite en 2013 se situe immédiatement au sud de la fouille « Parunis », dirigée par M.-A. Gaidon en 1986. Cette fouille avait permis de découvrir une domus occupée du Ier au IVe siècle, ainsi que des niveaux de voirie. Au IIIe siècle, un mithraeum de près de 180 m² y est aménagé, en partie creusé dans le substrat calcaire. Différents vestiges appartenant au couvent des Carmes ont été retrouvés : la façade de l'église, chemisée entre deux murs dont la rosace gothique a été déposée au musée d'Aquitaine, le cimetière, le cloître et d'autres constructions telles que des chapelles, communs et pourrissoirs.

La fouille a mis au jour des vestiges dont la chronologie s'étend du Haut-Empire au XVIIIe siècle.

De l'Antiquité au XIVe siècle, l'occupation est caractérisée par des « terres noires » structurées. Des sols de circulation et des bâtiments sur poteaux s'y distinguent, ainsi que des indices suggérant la proximité d'un atelier de bronzier à la fin du IIIe siècle.

A partir du XIVe siècle, des sols de mortier sont répartis selon des espaces que pérennisent les



Bordeaux - 15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canilhac.

Ci-dessus : Les « terres noires » : un bâtiment à l'architecture de bois dans l'Antiquité, traduit par un alignement de trois poteaux matérialisés par les calages de tegulae de ces derniers. V. Elizagoyen, Inrap.



Ci-dessus : Vue générale de la fouille . W. Oy'l, Inrap.



maçonneries modernes. Quelques murs de cette période sont conservés, mais ils sont, le plus souvent, oblitérés par les constructions postérieures qui reprennent les tracés anciens. Au XVIII^e siècle, un cloître est construit et des caves aménagées.

Les divisions opérées après la Révolution ont pu être observées au sein de la parcelle. Des murs parcellaires sont construits, reprenant pour partie des éléments existants. La répartition ancienne des espaces est maintenue par le renforcement des murs antérieurs.

Le découpage interne des espaces dans l'îlot des Carmes est connu par deux plans du XVIII^e siècle, dont la grande fiabilité a pu être vérifiée lors de la fouille « Parunis ».

L'enjeu de la phase d'étude, actuellement en cours, est d'individualiser chacune des occupations liées

aux « terres noires » afin de déterminer le statut de la parcelle et plus largement de ce qui deviendra l'îlot des Carmes pendant l'Antiquité et le Moyen Âge. Pour les aménagements postérieurs, il s'agit de retracer les différentes étapes de construction de cette partie du couvent, en les mettant en perspective avec les résultats des fouilles anciennes.

Elizagoyen Vanessa

- Elizagoyen, V. (dir.). *Bordeaux 15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canilhac*, Rapport de diagnostic, Inrap, Pessac, 2012.
- Lavaud, S. (dir.). *Atlas historique des villes de France, Bordeaux*, 3 volumes, Ausonius, Bordeaux.
- Gaidon, M.-A. Bordeaux, Parunis, *Archéologie en Aquitaine*, Bordeaux, 5, p. 23-27 ; Gaidon (M.-A.), Bordeaux, Parunis, *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, Bordeaux, 77, p. 7-19 ; Gaidon (M.-A.), Catalogue de l'exposition *Découvertes archéologiques sur le site de Parunis. De Mithra aux Carmes* au Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 15 février – 16 mai 1988.

Gallo-romain,
Moyen Âge

BORDEAUX Rue du Hâ

Des travaux de réaménagement de voirie ont conduit le service d'archéologie préventive de la Cub à intervenir rue du Hâ. La stratigraphie a été observée dans treize creusements, d'une surface totale de 30 m² et répartis sur l'ensemble de la rue : six tranchées de repérage des réseaux et sept sondages d'implantation de nouvelles bouches d'égout ;

Six des sept sondages se sont révélés positifs. Ils confirment le phasage général et la chronologie mis en lumière lors du diagnostic et des fouilles du 17 rue du Hâ (L. Wozny, Inrap en 2006 et J. Hénique, Hadès en 2007).

Les niveaux archéologiques apparaissent en général à une profondeur moyenne de 0,50 m en dessous du sol de la voirie actuelle. L'épaisseur des remblais récents peut cependant atteindre 1,20 m à l'est de la rue, au croisement de l'impasse Birouette. La terrasse n'a pas été atteinte, sauf peut-être à l'ouest de la rue, à une altitude de 9,44 m NGF.

La plus ancienne occupation repérée date du Haut-Empire. Malgré l'absence de mobilier céramique ou numismatique, la présence de sols de béton de chaux, associés à des fragments d'enduits peints et des tegulae et imbrices ne permet pas de douter de cette attribution

chronologique. Le type d'activité reste indéterminé, mais rien, si ce n'est éventuellement au croisement de la rue des Palanques, ne permet de certifier de sa nature domestique. Plus surprenant cependant, on notera l'absence de traces d'ateliers métallurgiques, pourtant bien attestés dans le secteur par les fouilles récentes. Dans l'ensemble des sondages, la fin de l'occupation antique est marquée par une couche de démolition dont le sommet est arasé à une cote comprise entre 9,35 et 10,05 m NGF pour la partie est de la rue et entre 10,30 et 11,45 m NGF pour sa partie centre et ouest.

Comme cela avait été repéré en 2006 et 2007, la morphologie du quartier change à l'époque tardo-romaine et/ou médiévale suite à de nombreux creusements ou arasements et à la formation de « terres noires » sur une épaisseur conservée de 0,50 à 0,60 m.

Ces niveaux sont recouverts par une couche argilo-sableuse compacte qui pourrait éventuellement correspondre à une rue, peut-être d'époque médiévale (altitude comprise entre 10 m à l'est et 11 m NGF à l'ouest).

Hourcade David

BORDEAUX Îlot Carpenteyre

Le projet de réhabilitation d'un îlot au 43-45 rue Carpenteyre à Bordeaux a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique. Le projet consistait en la démolition d'un ensemble de bâtiments anciens avant une reconstruction totale. L'emprise concernée se trouve dans le plus important et le mieux documenté des lotissements médiévaux, qualifié de *poblacion noeva* dès 1252. Ce quartier voit le jour dans un terrain vague et insalubre bordant les berges de la Garonne sous la direction de Pierre de Lenhan, abbé de Sainte-Croix. Il évoluera progressivement entre le XIIe siècle et l'époque moderne. C'est ce dernier état que l'on voit principalement dans les immeubles alentours.

L'intervention s'est déroulée en deux phases distinctes : une étude du bâti, sous la direction de Jean-Michel Martin (INRAP) ; après démolition des bâtiments, une étude d'archéologie sédimentaire dans les tranchées des fondations des confortements des murs mitoyens sous la direction de Bertrand Ducournau.

L'analyse du bâti prescrite par le service régional de l'archéologie devait caractériser autant que possible la chronologie relative des murs en élévation et identifier les unités spatiales du bâti. Pour ce faire, une série de piquage des enduits a été réalisée pour une lecture visuelle des modes de construction, à intervalles réguliers, soit en des endroits clés comme les ressauts, les angles ou les baies quand elles étaient visibles ou décelables grâce à un éclairage rasant sur les enduits.

L'analyse des élévations permet de discerner quelques éléments fragmentaires portant sur l'occupation de la parcelle, son évolution et sa mise en œuvre architecturale. Les constructions du XVIIe siècle se surimposent à une trame héritée du Moyen Âge. Une porte voûtée en plein cintre de type roman entre les parcelles du n°43 et 45, datable théoriquement des XII-XVe siècles, pouvait desservir une *yssida* définie par la cartointerprétation du cadastre napoléonien. Certains murs mitoyens construits en moellons particulièrement bien appareillés pourraient être contemporains de cette porte, ce qui tendrait à démontrer que le découpage du cadastre actuel correspond bien au premier lotissement du XIIe siècle.

La phase d'archéologie sédimentaire qui portait sur des surfaces réduites, dans la partie de la parcelle la plus proche de la rue Carpenteyre a permis de mettre en évidence la présence de niveaux de sols contemporains et modernes, pour certains liés à la réédification du bâti. Les niveaux médiévaux peu perceptibles paraissent avoir été érodés par une phase liée à l'aménagement des bords de Garonne à la fin du Moyen Âge. La cote d'intervention a permis de percevoir le niveau des limons hydromorphes. Ils conservent la trace d'un petit fossé de la fin de l'antiquité ou du haut Moyen Âge dont la fonction était de drainer cet espace soumis aux débordements du fleuve.

Ducournau Bertrand

BORDEAUX Îlot Nérigean

Comme pour l'îlot Carpenteyre (cf. notice ci-dessus), un projet de réhabilitation des 10-16 rue Nérigean a motivé une prescription de diagnostic archéologique consistant en une étude du bâti (J.-M. Martin) et des sondages (B. Ducournau).

Les résultats se sont révélés assez modestes, l'existence d'une *yssida* semble se confirmer à l'intérieur de l'îlot. L'ensemble du bâti est d'une manière générale attribuable au XVIIe siècle, les sols sont en relation avec les activités industrielles récentes.

La phase d'archéologie sédimentaire a permis de compléter les informations malgré la faible emprise des sondages pratiqués. Il apparaît que les traces

d'une occupation antérieure au XVIe siècle sont relativement ténues. De forts dépôts de remblai assez fins et homogènes constituent la plus grande partie de la séquence rencontrée. Ceux-ci ne paraissent pas antérieurs au XVIe siècle d'une manière générale et précèdent l'ensemble des constructions les plus anciennes attestées sur le site. Ils s'apparentent à des faciès de type « terre à jardin », qui corroborent l'image d'un espace peu construit sur l'emplacement du *peyrat* de Sainte-Croix. Les constructions se développent au cours du XVIIe siècle et s'appuient sur une trame viaire en partie héritée du Moyen Âge. Le lotissement fait l'objet de nombreuses reconstructions, attestées



par les reprises sur les murs conservés. Enfin, les différentes activités artisanales et industrielles des époques récentes viennent oblitérer et remanier en grande partie les niveaux archéologiques.

Comme pour l'îlot Carpenteyre (cf notice ci-contre) un projet de réhabilitation des 10-16 rue Nérigean

a motivé une prescription de diagnostic consistant en une étude du bâti (J.M Martin) et des sondages (B Ducournau).

Ducournau Bertrand

Gallo-romain, Moyen Âge,
Période récente

BORDEAUX Place Puy-Paulin

Préalablement aux travaux de réaménagement de la place Puy-Paulin et des rues adjacentes (rues Guillaume Brochon, Paul Painlevé et Louis Combes), une intervention archéologique a été prescrite.

La réalisation de la fouille s'est organisée en deux phases : dans un premier temps, réalisation de six sondages, d'emprise plus ou moins importante, répartis entre les rues Louis Combes et Guillaume Brochon et la place Puy-Paulin ; dans un second temps, suivi archéologique des travaux. Ce dernier n'a toutefois pas apporté d'informations essentielles, puisque les aménagements entrepris pour la pose d'un nouveau pavage sur les espaces concernés se

sont limités à un décaissement d'une trentaine de centimètres de profondeur au maximum. Seule la stratigraphie supérieure de ces espaces, déjà impactée par les nombreux travaux de remise en état des réseaux existants, a été touchée. Les rares éléments archéologiques apparus avaient, d'ailleurs, déjà été observés lors des suivis de travaux sur ces mêmes réseaux et ont donc juste fait, à cette occasion, l'objet de remarques complémentaires.

En ce qui concerne les fouilles de la première phase, il est difficile de rapprocher les résultats obtenus en raison de l'éloignement entre les fenêtres de fouille (cf. fig. a). Nous pouvons cependant regrouper certains



Fig.a : Plan d'ensemble de localisation des sondages et des principaux vestiges au 1/250e. Topographie et infographie de Sandra Malpelat (Hadès).



sondages entre eux en raison de la similitude des informations qu'ils ont livrées.

Ainsi, les ouvertures 2, 3 et 6, qui se déroulent d'ouest en est sur la place Puy-Paulin, ont livré une importante épaisseur de terres noires, d'époques médiévales, dans laquelle quelques rares traces d'occupation (sols et solins) ont été assez difficilement identifiés et sans que nous puissions clairement définir leurs emprises et fonctions en raison de l'exiguïté des emprises de fouille. L'abandon du sondage 4 pour des raisons techniques (trop grande confluence de réseaux qui auraient considérablement gêné la fouille) a permis, en accord avec la Communauté urbaine de Bordeaux et le service régional de l'archéologie, d'élargir le sondage 2.

Ce dernier, situé à moins d'une vingtaine de mètres de la fouille de sauvetage réalisée en 2008 par S. Girond (Hadès) dans les sous-sols de la boutique « Newlook », présentait un intérêt certain pour tenter de rapprocher les résultats de ces deux fouilles. L'extension, et surtout l'approfondissement de cette fenêtre, ont ainsi permis d'atteindre le toit des niveaux antiques qui, bien que recoupés par ce qui semble être une importante fosse médiévale, sont visibles à travers deux maçonneries assez bien conservées (cf. fig. b).

Les sondages 5 et 7 (respectivement rue Brochon et rue Combes) peuvent également être mis en parallèle puisque leur implantation a été réfléchi afin de pouvoir vérifier la présence de l'enceinte antique de Bordeaux. Ils ont ainsi permis de retrouver deux tronçons de la fortification (cf. fig. c), même s'ils sont moins bien conservés que les éléments du rempart mis au jour en 2001 place Pey-Berland par W. Migeon (INRAP). Cette découverte, bien qu'attendue, ne répond toutefois pas aux interrogations existantes sur cette partie de la muraille, notamment celles concernant la présence éventuelle d'une porte fortifiée dans l'axe de la rue Brochon.

Enfin, le sondage 1, légèrement excentré par rapport aux autres, a livré les vestiges d'une cave voûtée confirmant ainsi que, jusqu'à récemment, l'îlot marquant la séparation entre la place Puy-Paulin et la rue Porte Dijeaux se développait d'avantage vers l'ouest.

Roudier Mathieu



Bordeaux - Place Puy-Paulin. Fig. b : Vue zénithale des structures antiques apparues dans le fond du sondage 2. Photo de Mathieu Roudier (Hadès).



Fig. c : Vue vers le sud du tronçon du rempart antique mis au jour dans le sondage de la rue Guillaume Brochon. Photo de Mathieu Roudier (Hadès).

Bas Moyen Âge, Époques
moderne et contemporaine

BORDEAUX Place Renaudel

Des travaux ont été prévus pour réaménager la Place Renaudel, autour de l'abbatiale Sainte-Croix de Bordeaux, avec installation de bouches d'égout dans les rues adjacentes. De nombreuses sépultures, signalant

la présence d'un cimetière, ont été découvertes lors d'observations antérieures autour de l'abbatiale ; les bâtiments conventuels se trouvaient au sud et à l'ouest de l'église et de son parvis.



Les différents travaux d'aménagement nécessitaient de descendre à des profondeurs allant de 0,30 m à 1,50 m, profondeurs auxquelles des niveaux anciens étaient vraisemblablement encore en place.

Le début des travaux étant engagé par les services de la CUB, le service régional de l'archéologie a prescrit une surveillance pour chacun des sondages réalisés afin d'observer et de poser le toit des différents niveaux archéologiques susceptibles d'être atteints, et pour apporter davantage d'indices à la compréhension du site.

Les sondages réalisés dans les rues de Noviciat et du Portail, à l'ouest du parvis de Sainte-Croix,

ont permis d'observer les vestiges de maçonneries qui pourraient appartenir, selon la correspondance constatée avec les cadastres du XIX^e siècle, à un mur de l'ancien Noviciat.

Les sondages effectués dans la Rue Tausia, au sud de l'église, ont mis au jour plusieurs maçonneries vraisemblablement liées aux anciennes annexes conventuelles ou à des aménagements antérieurs de cette voie, sans qu'aucune correspondance n'ait été constatée avec les cadastres du XIX^e siècle.

Masson Juliette

Gallo-romain,
Période moderne

BORDEAUX

Site de Santé Navale, 145, 149 cours de la Marne

La transformation du site de l'ancienne école de Santé Navale a provoqué la prescription d'un diagnostic sur demande volontaire de l'aménageur. Cinq sondages ont été réalisés pour une surface totale de 623 40 m². Le diagnostic a révélé une séquence antique enfouie sous plusieurs phases de remblais. Le site est implanté sur la bordure ouest d'un ancien ruisseau affluent de la Garonne, aujourd'hui disparu.

Une séquence archéo-stratigraphique de 1,5 m d'amplitude a été décrite. Trois phases ont été individualisées lors du diagnostic. Pour la première, correspondant à une occupation antique, l'ouverture limitée en surface et le niveau d'apparition des structures sous la nappe phréatique n'a pas permis une lecture appropriée des fossés romains. Un grand fossé dont le comblement intentionnel a été identifié au sud de l'emprise générale du projet mais dont l'axe et le profil ne sont pas reconnus, conserve au moins quatre phases de comblements.

D'autres structures jouxtent des aménagements de type remblais construits qui se développent sur une vaste zone au fond d'un vallon naturel. Ces niveaux antiques se rapportent à une implantation de caractère exceptionnel car peu souvent rencontrés dans le contexte antique de Bordeaux. La pauvreté apparente en mobilier pourrait être imputable à l'absence d'exploration de la base des remplissages des structures.

Cette phase antique se subdivise en deux états d'occupation ; le premier, correspondant au comblement du grand fossé est attribué au début du Haut Empire sur la base d'un seul tesson d'amphore vinaire de Tarraconaise, Pascual I ou Dressel 2/4. Un second état regroupant plusieurs structures fossoyées serait attribué à la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.C.

La phase d'occupation suivante débute à la période moderne jusqu'à la construction de Santé Navale. Des murs du parcellaire moderne dessinent les plans de bâtiments transformés. Ils semblent correspondre au parcellaire de la fin du XVIII^e siècle et probablement à un bâtiment situé au nord du Bourdieu appelé d'Arnaud Guiraud « hors de la ville et près des murailles » sur un plan de 1774.

Le grand enclos de la propriété Guiraud est bordé à l'est par un ruisseau alimenté par une source proche. Concernant le début de la période contemporaine, une partie du plan des fondations de bâtiments de l'asile des aliénés de Bordeaux établi après le rachat du bourdieu d'Arnaud Guiraud est conservée au sud de l'emprise suivant une orientation nord-est/sud-ouest.

Migeon Wandel

BOURG

La Libarde

La deuxième tranche d'intervention portant sur la réfection de l'intérieur de la crypte de Libarde a fait l'objet d'un suivi archéologique.

Après dépose du carrelage installé en 1847, le décapage de la nef a fait apparaître un creusement de plan rectangulaire (1,15 x 0,50 m) orienté est/ouest, entamant le socle calcaire sur 0,10 m. Cet aménagement peut correspondre à l'emplacement d'une sépulture privilégiée, ou encore d'un cénotaphe. Sa situation, dans l'axe longitudinal de la nef, plaide en faveur de ces hypothèses mais il peut toutefois s'agir d'un témoin d'une sépulture antérieure à l'édifice, des inhumations du haut Moyen Âge ayant été reconnues à l'extérieur de la crypte.

Au droit de l'arc triomphal, se prolongeant dans l'espace de l'abside, une fosse rectangulaire (2,05 x 1,50 m) a été creusée sur 0,50 m dans la "molasse du Fronsadais" et le calcaire. Le comblement livre un mobilier varié et relativement abondant (monnaies, épingles de linceul, boucle en argent, tessons de verre, de céramique dont certains à glaçure verte, fragments de tuile, de marbre, éclats d'enduit portant des traces de peinture rouge).

La fouille, réduite à une bande de 0,60 m de large, a permis de reconnaître deux inhumations. Elles présentent les restes de deux adultes orientés ouest/est reposant en decubitus dorsal sur le fond de la fosse. Un troisième semble avoir été installé au-dessus. Le comblement livre par ailleurs des ossements d'au moins trois autres adultes ainsi que des ossements d'enfants.

Les structures sont recouvertes par des niveaux de remblais que scelle le sol du XIXe siècle. Le mobilier recueilli lors du décapage appartient à la période moderne (première moitié du XVIIe siècle pour une des monnaies).

Enfin, un sondage pratiqué dans les maçonneries à la jonction de la nef et de l'abside montre que les murs ne sont pas chaînés mais accolés. Les observations portant sur les élévations à cette même jonction révèlent que les tailloirs des piliers orientaux de la nef ont été retaillés lors de la construction de piliers portant l'arc triomphal.

La fosse ouverte dans l'abside est un témoin intéressant de l'utilisation des lieux à l'Époque moderne. Pour la seconde structure, on ne dispose d'aucun élément permettant de la situer chronologiquement et sa fonction demeure inconnue. Dans l'hypothèse de la présence d'un vestige de la nécropole du Haut Moyen Âge, on retrouverait ici l'orientation majoritairement observée pour les sépultures de cette période, ceci à peu de distance de celles axées nord-sud et recoupées par les murs nord et sud de l'abside. Posée lors de la précédente intervention, la question d'avoir un bâti antérieur à la fin du XIe siècle reste entière. Au terme de cette campagne, on peut préciser qu'un tel édifice pourrait remonter au haut Moyen Âge et se situer dans l'espace de la nef de la crypte.

Jacquín Angelina, Robert Gilles et Charpentier Xavier

- Jacquín, A. Bourg. Église de la Libarde, *Bilan scientifique de la région Aquitaine* 2011, 2013, p. 109.

BRACH

Route de Castelnau (D207)

Le diagnostic archéologique réalisé dans la commune de Brach s'est avéré dans son ensemble négatif. La présence dans deux des dix-huit sondages de structures en creux (types fossés parcellaires) ne paraît pas suffisante pour parler d'occupation archéologique prégnante. Ces sondages avaient pour but de vérifier la présence sur les parcelles des vestiges éventuels d'une « motte en terre de 12 à 15 pieds de haut » dont font état pour la commune

certaines sources d'informations (E. Guillon, 1866). Ces structures seraient vraisemblablement à chercher plus près du bourg, au lieu-dit appelé « Lestey », qui paraît plus approprié pour constituer leur emplacement.

Scuiller Christian

- Guillon, E. *Les châteaux historiques et viticoles de la Gironde*, 1866, t. III, pp. 206-207.

BRUGES Église Saint-Pierre

Un diagnostic archéologique a été prescrit, sur la place de l'église de Saint-Pierre de Bruges, suite à une demande volontaire formulée par la mairie en prévision d'un réaménagement de la place. Ces futurs aménagements risquaient d'endommager des vestiges liés à l'église médiévale, et surtout son cimetière dans ses phases d'occupation moderne et médiévale. L'église conserve un chevet attribué au XII^e siècle, un clocher plaqué contre la façade occidentale au XVe ou au XVI^e siècle, des collatéraux modernes et une nef entièrement remaniée au XIX^e siècle.

Dans une tranchée est-ouest réalisée au sud de l'église (zone 1), une dizaine de sépultures a été observée, à plusieurs reprises avec des traces de bois signalant un coffrage, attribuables à l'occupation moderne du cimetière. Elles ont été repérées à partir de 0,40 m sous le niveau du sol actuel. Des coffrages bâtis en pierre, placés à 0,20 m sous le niveau du sol actuel, évoquent une occupation médiévale.

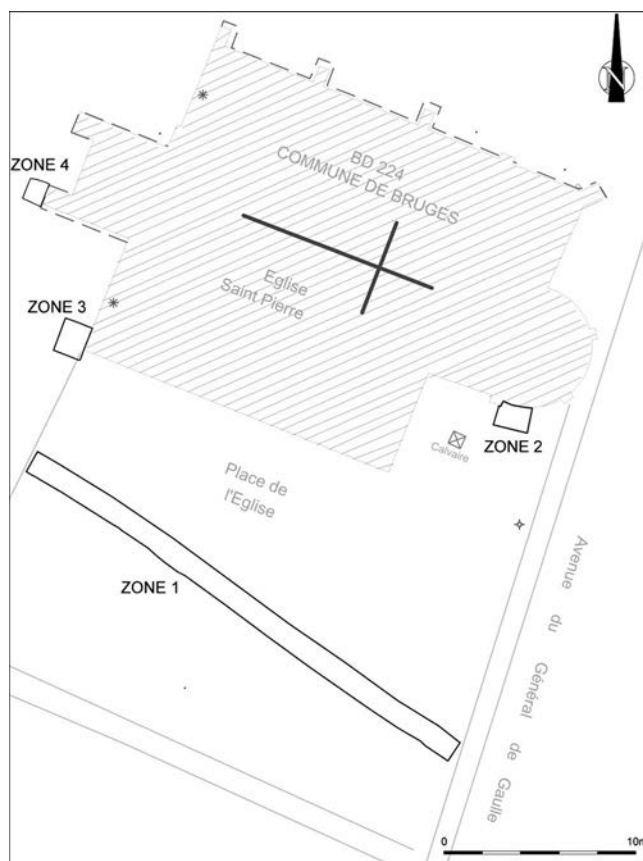
Dans le sondage réalisé au pied du chevet (zone 2), les fondations ont été découvertes sur une largeur de 1 m et à une profondeur de 0,50 m. Un remblai reposait sur ces fondations, avec plusieurs ossements en position secondaire. Le fragment d'un coffrage ou d'une cuve en pierre, contenant un crâne, est à signaler à 1 m du chevet au sud, à 0,40 m sous le niveau du sol actuel. Ce sondage a permis d'observer la fondation du contrefort roman, à 0,30 m sous le niveau du sol actuel, construit avec le chevet au cours du XI^e ou du XII^e siècle.

Un sondage réalisé contre l'angle sud-ouest de l'église (zone 3) a permis de mettre au jour deux structures bâties en pierres de taille, à 0,20 m sous le niveau du sol actuel. Elles sont liées à une phase antérieure de l'église. Une des pierres présente une mouluration qui pourrait marquer l'emplacement d'un portail.

Dans le dernier sondage effectué contre le contrefort sud-ouest du clocher (zone 4), les fondations du clocher ont été observées ainsi que les vestiges d'un coffrage en calcaire avec des ossements dans son comblement. Ce coffrage, en place à 0,20 m sous le niveau du sol actuel, a visiblement été coupé par les fondations du clocher.

Ainsi le diagnostic archéologique effectué sur la place de l'église de Bruges a permis de confirmer que le cimetière médiéval et moderne est conservé, avec des niveaux en place, sur la partie sud et ouest du site – la partie nord n'a pas été sondée – et a mis au jour des structures bâties liées à une phase de construction antérieure à l'église Saint-Pierre.

Masson Juliette



Plan de situation des sondages réalisés pour le diagnostic archéologique autour de l'église de Bruges.
Relevé topographique : Marie-Paule Valleix.
Infographie : Juliette Masson.



Vue zénithale du sondage 4 avec un coffrage en pierre recoupé par les fondations du clocher. Cliché Juliette Masson.



COUTRAS Square du Docteur Berger

Une opération de diagnostic archéologique a été effectuée sur le square du Docteur Berger. L'opération a été réalisée à l'initiative du service régional de l'archéologie de Bordeaux, du maître d'ouvrage et de la mairie de Coutras. Trois sondages ont été réalisés au nord et au sud de l'emprise du secteur II c du projet d'aménagement urbain. Les trois sondages couvraient une surface totale de 104,60 m². Le diagnostic a révélé une occupation médiévale enfouie sous plusieurs phases de remblais d'époque moderne et contemporaine. Le square est aménagé sur l'emprise de l'ancien cimetière au sud de l'église. Une séquence archéo-stratigraphique de 2 m d'amplitude a été décrite. Trois phases ont été individualisées lors du diagnostic. La phase d'occupation médiévale

a été caractérisée depuis une ouverture limitée en surface. Des sépultures sont conservées sous un épais remblai issu de démantèlement du cimetière médiéval et moderne. Celui-ci, dont l'étendue n'est pas entièrement reconnu, conserve au moins deux phases d'inhumations fragmentaires à la base des sondages.

Des creusements verticaux recoupent jusqu'au substrat graveleux les aménagements de type remblais construits qui se développent vers le sud de l'emprise. La pauvreté apparente en mobilier pourrait également être imputable à ces phases d'excavations qui ont été comblées avec des remblais sablo graveleux contemporains.

Migeon Wandel

COUTRAS Centre ville

Le diagnostic d'archéologie préventive réalisé dans le centre-ville, square du Docteur Berger, rue Pierre Brossolette et rue de Valmy a été mené selon trois phases successives.

La première, square du docteur Berger, a mis en évidence un épais remblai issu du démantèlement polyphasé du cimetière médiéval et moderne. Aucune tombe non perturbée n'a été identifiée sur l'emprise. Une partie du cimetière médiéval et moderne est toutefois conservée dans la tranchée nord la plus proche de l'église. Il n'y a pas d'occupation antique hormis deux morceaux de tegulae isolés.

Au cours de la seconde phase, la surveillance des fosses de plantation d'arbres de la rue Pierre Brossolette n'a pas permis d'apporter des informations autres que celles liées aux réaménagement des niveaux de voirie.

La phase 3, à l'angle de la rue Pierre Brossolette et de la rue Valmy a mis en évidence, dans un contexte perturbé par les remblaiements contemporains, deux structures maçonnées peu enfouies. Toutefois, aucun niveau archéologique n'a été observé, ni mobilier recueilli. Néanmoins, ces deux structures arasées sont directement scellées par l'enrobé et les remblais préparatoires contemporains. Bien que leurs natures soient difficiles à déterminer (murs de cave ?, collecteur ?, autre ?) ces murs paraissent forcément antérieurs au début du XIXe siècle.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par les
responsables Ducournau Bertrand,
Calmettes Philippe, Migeon Wandel (Inrap)

GAILLAN Cazeau du Prat « Lot C » et « Lot D »

Deux opérations de diagnostic archéologique situées au lieu-dit Cazeau du Prat, ont été réalisées. Elles s'inscrivent chacune dans le cadre de l'aménagement de locaux commerciaux intitulés Lot C et Lot D. Les emprises de ces deux projets couvraient respectivement 2 055 m² et 2 608 m². Elles ont été sondées à hauteur de 7 % et 5,1 %. Elles sont situées au sein d'un vaste site archéologique recensé par le SRA, appelé « Château du Mur », correspondant à un enclos de plan ovalaire d'environ 14 hectares partiellement délimité par une levée de terre. Ce site a livré au cours des années 2000 (Charpentier 2007, 2009, Couture 2008) divers vestiges archéologiques datés des Âges du Bronze à l'Antiquité.

■ « Lot C »

Cette opération a permis la découverte d'un four d'époque gauloise et de structures en creux (fosses, fossés) dont les chronologies sont restées incertaines, bien qu'antérieures à l'époque contemporaine. Nos recherches ont mis en évidence également la présence d'une stratification particulièrement bien conservée relative à plusieurs phases d'occupation allant de la Protohistoire à nos jours. La nature de ces occupations s'est avérée néanmoins indéterminée à l'issue de nos travaux. En effet, des contingences d'ordre technique (surface d'emprise étriquée restreinte aux zones non bâties, présence d'arbres contraignante, remontées de nappe, etc.) conjuguées à une météorologie défavorable ne nous ont pas permis de mener à bien nos observations dans de bonnes conditions. Sur le plan mobilier, la série céramique de cette opération a été confiée pour étude à Antoine Dumas (Doctorant Ausonius) avec la collaboration de Florence Verdin

(CNRS, UMR 5607) et Magda Fabiani (Bordeaux 3). Cette étude a permis de définir les caractéristiques typologiques et chronologiques des vestiges céramiques de cette opération et plus particulièrement ceux extraits à partir du four. Ce dernier a été daté de la phase moyenne du Deuxième Âge du Fer. L'étude géoarchéologique réalisée par Xavier Boes (INRAP) a mis en évidence tout l'intérêt que revêt ce site et les perspectives de résultats qu'une fouille pourrait apporter sur le plan paléoenvironnemental.

Ce diagnostic a donc confirmé la présence d'une occupation protohistorique structurée à l'intérieur de l'enclos du « Château du Mur » et mis en évidence celle d'une stratification multiphasée jusqu'alors inédite.

■ « Lot D »

Cette opération a permis la découverte de deux fossés (dont un fossé parcellaire récent) et de trois structures en creux dont la nature et la chronologie se sont avérées indéterminées en raison de l'absence de mobilier mais aussi à cause des remontées de nappe qui ont limité nos possibilités d'investigation.

Les résultats de cette opération diffèrent donc sensiblement par rapport à ceux obtenus lors de l'opération dite du Lot C (cf. ci-dessus) et ce malgré la contiguïté des deux emprises. Une toute autre interprétation de nos données relèverait de la conjecture.

Chopin Jean-François

- Charpentier Xavier, Gaillan-en-Médoc, Château du Mur. Notice N2007-AQ-0049, *Gallia informations* www.adlfi.fr/SiteAdfi/document.
- Charpentier Xavier, Gaillan-en-Médoc, 47, route de Lesparre. Notice N2009-AQ-0062, *Gallia informations* www.adlfi.fr/SiteAdfi/document.
- Coutures Philippe, Gaillan-en-Médoc, Château du Mur. Notice N2008-AQ-0040, *Gallia informations* www.adlfi.fr/SiteAdfi/document.

ISLE SAINT-GEORGES Dorgès

La campagne 2013, deuxième année de programmation triennale, avait pour objectif d'étudier les restes d'un très probable atelier polymétallurgique du 1^{er} siècle a.C. mis au jour l'année précédente en limite nord de la zone 7.

A cet effet, l'emprise de la fouille a été étendue (zone 8), mais la remontée de la nappe phréatique à la suite des mauvaises conditions météorologiques du

mois de juin a fortement ralenti les travaux. Les niveaux en place correspondants à cet atelier potentiel n'ont été que partiellement atteints dans ce nouveau secteur. La fouille des niveaux supérieurs a toutefois confirmé la présence des activités métallurgiques (travail du bronze et du fer) identifiées en 2012.

Colin Anne

LANGOIRAN Le Castéra

Une cinquième campagne de fouille programmée s'est déroulée sur le site du *castrum* du Castéra de Langoiran. Elle a été consacrée à la poursuite de la fouille des secteurs ouverts en 2012 et à l'ouverture à l'ouest d'un nouveau secteur qui a porté la superficie fouillée à près de 474 m² et permettra à terme d'obtenir une coupe est-ouest complète du site intra muros.

L'extension de la fouille vers l'ouest à hauteur de la tour occidentale (secteur 8), repérée par la photographie aérienne comme par la prospection géophysique (cf BSR précédents), a montré que cette partie de l'enceinte avait encore plus souffert des labours que le tronçon de courtine nord dégagé jusque-là et qu'il ne restait de la tour que les fondations.

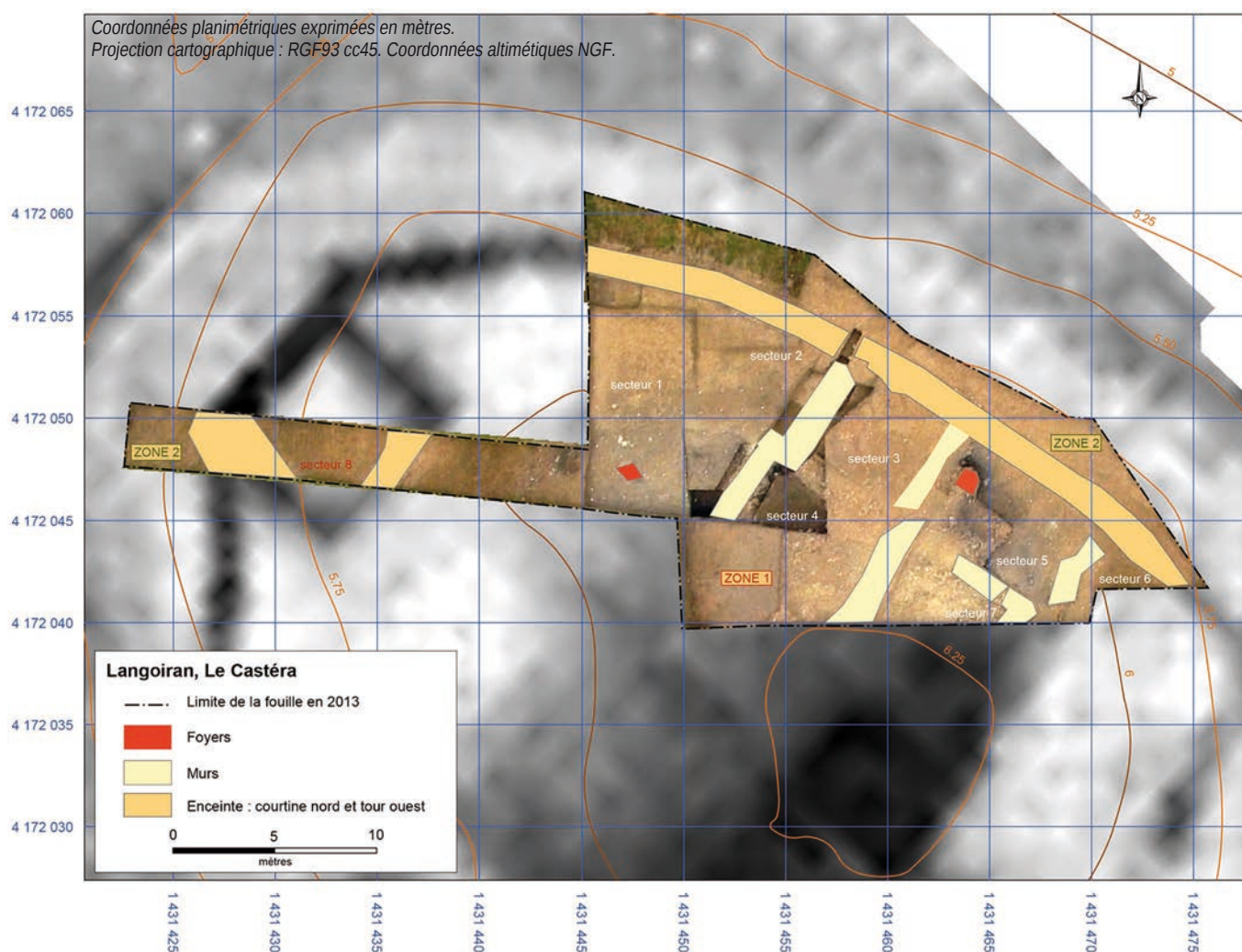
Intra muros, la campagne 2013 a permis de préciser notamment la stratigraphie de l'enclos fossoyé et de mieux cerner les deux phases successives d'occupation du site comprises entre la fin du XIIe et la fin du XIIIe siècle. Si la phase d'occupation la plus récente a, elle aussi, été affectée par les labours, la phase antérieure est beaucoup mieux conservée, malgré une récupération quasi systématique de ses murs

dans le courant du XIIIe siècle. La campagne 2013 a permis d'avancer la fouille des niveaux d'occupation tant dans l'espace de cour (secteurs 1 et 2) que dans l'espace habité (secteurs 3 à 7) où plusieurs foyers ont été repérés. La fouille de la phase initiale d'occupation du site (fin XIIe – XIIIe siècles) a débuté en secteurs 1 et 4.

Malgré la complexité de la fouille et l'inégale conservation des vestiges, l'originalité du site - tant par son implantation que par son architecture - tout autant que le mobilier qu'il livre, en particulier céramique, représentatif d'une séquence chronologique brève somme toute assez mal documentée pour la région même, justifient totalement le prolongement la fouille. La campagne 2014 portera en priorité sur les niveaux d'occupation les plus anciens dont il s'agira d'affiner la datation et le plan des structures.

Faravel Sylvie

Réalisation : C. Coutelier, G. Audebert, S. Faravel. Institut Ausonius-CNRS/Université Bordeaux Montaigne (2014). Relevés topographiques : Ch. Martin (2013). Fonds cartographiques : image géophysique de M. Martinaud (2006). Cliché redressé réalisé par drone (D. Vignaud).



LÉOGEATS

Le Bourg

Un projet de restauration de l'église Saint-Christophe de Léogeats, prévoyant la pose d'un drain, l'aménagement d'un parvis et d'allées de béton désactivé, a entraîné une prescription de diagnostic archéologique des services de l'Etat.

L'église Saint-Christophe de Léogeats se trouve à la pointe ouest d'un promontoire calcaire dominant à 47 m d'altitude la confluence du Ciron avec le ruisseau du Moulin. La situation en hauteur du village, à proximité d'une falaise abrupte, peut avoir été propice à l'installation d'un site défensif plus ancien.

En 2005, un diagnostic réalisé au nord de l'enclos ecclésial, sur des terrains contigus, par Nathalie Moreau, a montré dans sa partie septentrionale une occupation attribuée aux VIIe-VIIIe siècles, se prolongeant aux IXe-Xe siècles et perdurant probablement jusqu'au XVe siècle. Les structures appartenaient à des constructions domestiques sur poteaux. Cette occupation s'étendait sur toute la parcelle sondée.

Cinq sondages ont été réalisés.

Le calcaire a été atteint dans l'ensemble des sondages effectués et a permis de cartographier la profondeur du substrat naturel. Ainsi, au plus haut, dans le sondage 2 se trouve-t-il à 0,80 m de profondeur, à 46,9 m NGF d'altitude. Quelques tombes creusées dans

ce calcaire ont été dégagées, mais il ne nous a pas été permis de déterminer si les corps qui se trouvaient inhumés dans ces cavités étaient d'époque médiévale. Peut-être appartiennent-ils aux niveaux modernes de cimetière que nous avons dégagés au dessus sur plus de 0,50 m d'épaisseur ?

Dans un sondage, une fosse a pu être mise en relation avec les structures du Haut Moyen Âge étudiées en 2005 par Nathalie Moreau. Elle est apparue à un mètre de profondeur, soit à une altitude de 46,20 m NGF.

Un mur appartenant à un porche aujourd'hui détruit a été dégagé devant le portail occidental. Ce porche apparaissait sur le cadastre napoléonien et sur une gravure d'Emilien Piganeau datée de 1888.

Quelques sépultures de très jeunes enfants semblent avoir trouvé une place privilégiée devant le portail occidental, contre le porche. Elles ont été inhumées sur un pavage de dalles calcaires de grands formats et très irrégulières qui forment une plate-forme à 46,40 m NGF.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable Silhouette Hélène (Inrap)

MIOS

Benau Sud et Flatter, Chemin des Gassinières

L'emprise concernée traversée d'est en ouest par le ruisseau « d'Andron », est en grande partie boisée, les alentours du cours d'eau rentrent dans la catégorie espace boisé classé.

A l'image de la vallée de l'Eyre, le secteur de Mios a livré des vestiges datant de la Protohistoire, de l'Antiquité et de la période médiévale. La proximité de la zone d'investigation avec le ruisseau peut laisser envisager une installation humaine et, en particulier ici, offrir un contexte favorable au travail de la résine tel qu'il a été découvert dans la commune d'Audenge en 2008.

Ce diagnostic révèle deux pôles principaux qui correspondent aux deux rives du ruisseau. Au nord, un ensemble de limites parcellaires qui coïncident avec

celles du cadastre napoléonien. Il est néanmoins tout à fait impossible de déterminer l'origine de cette trame.

Au sud, bien que les structures soient rares (une tranchée et un trou de poteau), il semble que les abords de « l'Andron » aient été fréquentés à l'époque Antique, le mobilier céramique est plus fréquent et appartient intégralement à cette période. Certains éléments se rapportent au Haut-Empire. Quant aux fossés qui parcourent ce secteur, ils paraissent plus anciens que ceux de la partie septentrionale, leurs orientations ne concordent absolument pas avec le cadastre du XIXe siècle. Toutefois, ils ne contiennent aucun élément de datation.

Cavalin Florence

MONTAGNE Le Bourg

Un unique sondage a été réalisé à l'angle de l'ancien cimetière de Montagne, à proximité de l'église romane disparue de Saint-Martin. Une grande variété de sépultures a été mise au jour : des coffrages de pierres, au moins une sépulture anthropomorphe, un couvercle de sarcophage en bâtière qui semble en position de remploi et des sépultures en pleine terre.

Elles sont associées à un lambeau de muret. Une grande fosse contenant du mobilier contemporain recoupe une grande partie de ces niveaux. Quelques tessons de céramique moderne ont été retrouvés dans le comblement d'une sépulture.

Moreau Nathalie

Moyen Âge
et Période récente

MONTAGNE Le Bourg (cimetière de l'église Saint-Martin)

Dans le cadre de la rénovation du bourg de Montagne, à proximité de Saint-Émilien, une opération de fouille archéologique préventive a été mise en oeuvre. Concentrée sur une superficie de 90 m² au niveau de l'angle sud de l'ancien cimetière de l'église Saint-Martin, cette opération a permis la mise au jour de près de 160 sépultures étagées sur une stratigraphie de plus de 2,50 m.

Les niveaux les plus récents sont constitués par un important remblai ayant livré de nombreux ossements remaniés et des fragments de vestiges funéraires modernes et contemporains (décorations mortuaires, fragments de vases, ferronnerie...). Les sépultures les plus récentes apparaissent sous ce niveau. Elles sont principalement en cercueils et ont livré plusieurs monnaies des XVIII^e et XIX^e siècles. Quelques objets, à valeur plus sentimentale que pécuniaire, ont également été découverts : chapelets, crucifix, bagues, médaille militaire, canif, canines de sangliers...

Le niveau sous-jacent a livré une quarantaine de sépultures inhumées en pleine terre avec un fort taux de recoupement. Certains individus étaient ceints dans un linceul. Les monnaies mises au jour dans ces sépultures datent ce niveau entre le X^e et le début du XVIII^e siècle. Ces défunts reposent pour certains sur de larges dalles calcaires correspondant aux couvertures d'une vingtaine de coffres médiévaux. Ces derniers sont de deux types : le premier type est monté sur des pierres de taille, massives et régulières, tandis que le second type (plus ancien) paraissant plus

précaire est constitué par de petits moellons et des madriers de bois. Certaines pierres sont des éléments architecturaux en réemploi appartenant à un édifice ruiné. Les éléments mobiliers livrés par ces coffres se résument à une obole en argent du XII^e siècle et une coquille Saint-Jacques. Le squelette de cette dernière sépulture a été daté par radiocarbène. La datation obtenue (980-1035) en fait l'une des plus anciennes tombes de pèlerin de Saint-Jacques.

Ces coffres se superposent à d'autres dalles de couverture, parfois en partie démantelées qui recouvraient les plus anciennes sépultures du cimetière. Celles-ci sont rupestres et anthropomorphes et présentent pour certaines une alvéole céphalique. Les plus anciennes sont prises dans un niveau de sol, ce qui témoigne tant de la faible profondeur d'inhumation de ces premières sépultures que de l'importance des remblais déversés les siècles suivants. Les datations obtenues permettent d'appréhender l'époque de la fondation du cimetière : sépulture 143 (980-1040), sépulture 144 (995-1025), sépulture 163 (880-975) et sépulture 165 (800-895).

L'église Saint-Martin présentant un style architectural typique du XII^e siècle, ces nouvelles données sont importantes dans la mesure où elles supposent l'existence d'un premier édifice religieux préroman à l'origine de l'implantation du bourg de Montagne.

Seguin Guillaume



Montagne - Le Bourg (cimetière de l'église Saint-Martin)



Époque moderne

SADIRAC Tioulet

Un projet de construction de maison individuelle sur une parcelle au lieu-dit « Tioulet » a conduit le service régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic archéologique dans ce secteur sensible de la commune de Sadirac. De nombreuses opérations archéologiques ont depuis plusieurs années montré l'importance de ce centre potier depuis le Moyen Âge.

Afin de vérifier la présence de structures, quatre sondages ont été ouverts en dehors de l'emprise

de la future construction. La seule structure notable est un fossé dans lequel ont été trouvés des rejets de céramique typiques des productions de la fin du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle issues des ateliers locaux.

Ducournau Bertrand

Moyen-Âge,
Moderne

SAINT-ÉMILION Couvent des Cordeliers

Dans le cadre d'un projet de restauration mené par l'architecte du patrimoine, Denis Boullanger, sur les bâtiments composant l'ancien couvent des Cordeliers à Saint-Emilion (inscrits sur la liste des Monuments Historiques depuis le 06 mai 2005), la société Hadès a été chargée de réaliser une expertise archéologique des vestiges. Une première phase d'intervention a constitué en une évaluation des principales zones d'intérêt archéologique à partir d'une analyse sommaire du bâti sur les espaces concernés par les travaux de restauration (bâtiment conventuel, cloître et cour d'entrée), complétée par des données sur les autres espaces (caves, chapelle et église) et aboutissant à une proposition de phasage chronologique. L'ensemble des données acquises a fait l'objet d'un rapport écrit. Un suivi des travaux au cours des restaurations, sur la base d'un cahier des charges scientifique édicté par le service régional d'archéologie, est prévu dans une seconde phase.

Afin de mener à bien cette étude, un relevé photogrammétrique par corrélation dense a été réalisé sur le bâtiment conventuel situé à l'est du cloître par Pascal Mora de la société Archéotransfert afin d'en obtenir une vue tridimensionnelle (cf. fig.). Ce travail est complété par une orthophotographie de la façade sur rue.

L'analyse du bâti confirme que le couvent s'est implanté sur des vestiges antérieurs remontant à une occupation civile datée de la fin du XIII^e siècle. Il ne reste de cet habitat que la façade de trois maisons distinguées par des ouvertures en arc brisé et par les soupiraux de caves. Des témoins de la façade arrière de cet habitat ont pu être identifiés à la base du mur de la chapelle et sur celui bordant la galerie ouest du cloître.

L'installation des moines au milieu du XIV^e siècle se matérialise dans un premier temps par l'édification d'une chapelle qui englobe les murs d'une ancienne maison. Une fois l'autorisation définitivement acquise en 1383, on peut penser que les travaux s'accélérent avec la construction de l'église, du cloître et des bâtiments conventuels. La construction de l'église se fait au détriment du bâti civil qu'elle englobe et qu'elle transforme, voire détruit, comme pour l'installation de la façade occidentale. Le cloître se développe à l'est de la chapelle primitive. L'analyse du bâti a permis d'individualiser deux aménagements rectangulaires bouchés (anciens *oculi* ?) et le témoin d'une ancienne ouverture dans le mur bordant la galerie sud du cloître. L'étude menée sur le bâtiment situé à l'est du cloître a permis d'identifier l'ancienne salle capitulaire avec son ouverture principale, une grande arcade en arc brisé, accessible depuis la galerie orientale du cloître. D'autres accès ont également été identifiés, mais leur état de conservation ne permet pas de certifier leur datation.

D'importants travaux affectent par la suite le couvent au cours du XVI^e siècle. Les principaux changements concernent la construction d'une nouvelle galerie orientale du cloître entraînant l'obturation d'une baie géminée du mur gouttereau sud de l'église, et l'agrandissement du bâtiment bordant le cloître à l'est. De nouvelles ouvertures sont pratiquées (fenêtres à traverses) sur les façades. Ces travaux de rénovation correspondent sans doute à des modifications importantes dans le volume intérieur du bâtiment.

Le couvent connaît une seconde phase de rénovation dans la première moitié du XVIII^e siècle. Ces travaux sont nettement perceptibles dans le bâtiment conventuel où toutes les baies à traverses



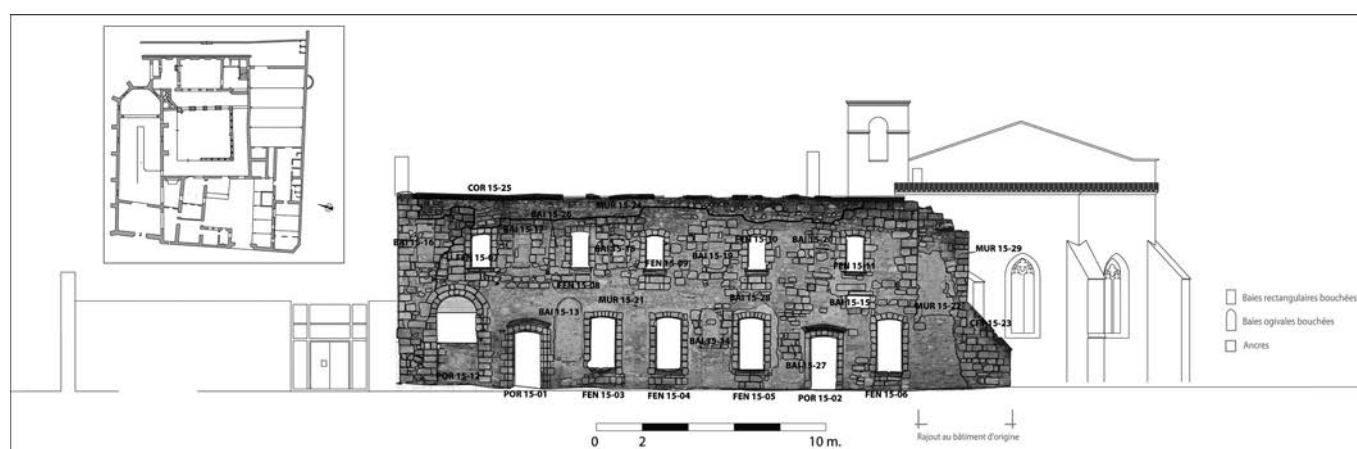
sont condamnées au profit de fenêtres plus grandes. L'accès primitif à la salle capitulaire est condamné et le niveau de sol est surhaussé. De nouveaux accès sont aménagés et des murs de refend sont élevés modifiant la division interne du bâtiment. Des cheminées sont installées dans les différentes pièces. Une cour est créée, avec une entrée monumentale. L'étude du bâti démontre qu'il ne s'agit pas d'une création *ex-nihilo* malgré l'effet harmonieux des portes et des *oculi* aménagés sur les façades nord et sud.

Depuis l'expulsion des moines au lendemain de la Révolution, l'établissement se détériore très vite et devient une ruine « romantique ». Plusieurs travaux de restauration ont été menés, notamment avec la création dans les années 1970 de la salle Catherine, fermant la première travée de l'église, et la consolidation d'arases de certains murs.

La dernière campagne de travaux affectant le couvent au XVIII^e siècle est la plus importante et c'est celle que l'on peut en grande partie observer aujourd'hui, notamment au niveau de la cour d'entrée et dans le bâtiment conventuel. Cependant, plusieurs témoins

antérieurs subsistent et ils ne doivent pas disparaître. Le futur projet de restauration devra prendre en compte les cinq siècles d'histoire de cet établissement conventuel, et des préconisations s'imposent, dès lors que les maçonneries ou le sous-sol sont affectés. Le suivi des travaux de restauration sera l'occasion de récolter des informations complémentaires, notamment à travers des prélèvements de mortiers qui pourront être préconisés sur les maçonneries les plus significatives. Des sondages archéologiques pourront également être envisagés ponctuellement, notamment pour vérifier l'existence de niveaux de sol primitif. Rappelons enfin que le couvent des Cordeliers est connu pour avoir accueilli dès son implantation de nombreuses sépultures. Une forte probabilité de découverte d'inhumations autour de l'église, dans le cloître ou encore dans l'actuelle cour existe. L'impact des travaux sur le sol devra être le plus minimal possible afin d'éviter leur dégagement, sinon il faudra prévoir leur fouille systématique selon les méthodes de l'anthropologie funéraire.

Sauvatre Natacha



Saint-Emilion - Couvent des Cordeliers. Bâtiment conventuel : relevé de la façade orientale (face extérieure, secteur 15).
Fond de plan cabinet architecture Patrimoine, orthophotographie de P. Mora. Archéotransfert, 2013, complété par N. Sauvatre, Hadès 2013.

Époques moderne
et contemporaine

SAINT-EMILION

Hôtel de ville, 6 place Pioceau

Dans le cadre du réaménagement de la cave de l'hôtel de ville de Saint-Emilion, un diagnostic a été prescrit par le service régional de l'archéologie. L'assiette du projet se trouve dans une zone de sensibilité archéologique, la cave étant installée dans une partie d'une carrière exploitée au XIX^e siècle mais susceptible de receler des traces d'activités antérieures.

L'objectif de ce diagnostic était de rechercher des sols, des silos et des traces diverses antérieures au XIX^e siècle.

Trois sondages manuels ont été réalisés jusqu'à atteindre la base des « jables » (poussières et débris d'extraction). Ces sondages ont permis d'établir que les témoins de l'exploitation du calcaire ne remontent pas au-delà du XVII^e siècle et que l'exploitation a fait l'objet de plusieurs campagnes jusqu'à une époque assez récente.

Ducournau Bertrand

SAINT-ÉMILION Salle dite gothique

■ Une maison romane des années 1200

La salle dite « gothique », bâtiment municipal à usage polyvalent, est située dans le jardin de la mairie, et confronte la rue Guadet à l'est. Dans le cadre du projet collectif de recherche « Saint-Émilion et sa juridiction. Genèse, architectures et formes d'un territoire » (dirigé par Frédéric Boutouille, UMR 5607, Ausonius), l'édifice a fait l'objet en 2012 d'une campagne de relevé et d'un enregistrement, complétés au printemps 2013 par le suivi des travaux de mise aux normes entrepris par la commune.

Cette demeure bourgeoise d'environ 13 m de long sur 9 m de large comportait un rez-de-chaussée semi-enterré dont la vocation commerciale est attestée par l'arcade de boutique conservée sur son pignon ouest. La fenêtre à baies géminées de l'étage et le jour de comble témoignent de deux niveaux d'occupation supplémentaires ; leur réhabilitation en logements locatifs en 1980 ne permet plus de les étudier autrement que par l'observation des traces des ouvertures anciennes sur les murs ouest et sud.

Ses maçonneries en grand appareil lié au mortier de chaux de qualité, et la typologie de ses baies placent l'édifice dans la catégorie des constructions de tradition romane des années 1200, contemporaines de la clôture de ville qui marque l'accession de St-Émilion au rang de seconde ville du Bordelais.

■ Un édifice antérieur et une androne

Lors du creusement des fondations d'une extension accolée à la façade sud de la maison romane, un sondage a permis de dégager le fond comblé d'une androne de 15 cm et l'arase d'un mur de 80 cm de large appartenant à une construction voisine.

Le mobilier céramique déposé sur ces structures, assez homogène, situe autour des années 1400 l'époque de leur abandon. La maçonnerie du mur, en moellon lié à la terre, et sa largeur très supérieure au standard des murs romans de la ville, suggèrent qu'il s'agit là d'un bâtiment antérieur à la fin du XIII^e siècle, période pour laquelle aucun vestige d'architecture civile n'a encore été repéré dans la ville.

La tranchée de fondation, sous l'angle sud-ouest de la maison romane a rouvert l'accès à une fosse d'un type traditionnellement identifié comme silo.

La maçonnerie surmontant la cavité s'est révélée être contemporaine de la construction de la maison romane et former un collecteur : deux orifices y avaient été ménagés dès sa construction, dont un au droit de

l'androne longeant le mur sud, preuve d'un dispositif de drainage des eaux pluviales vers la fosse.

■ Du puits d'extraction de pierre de construction au dépotoir... un dispositif d'assainissement du XIII^e siècle ?

La fosse est une cavité creusée dans le substrat calcaire, en tronc de pyramide de plan à peu près carré à la base, d'environ 6 m de côté, aux parois convexes, et d'une profondeur maximale de 8 m.

Un sondage y a été mené en juin 2013 afin de mieux en cerner les différents usages au cours du temps. Sous des gravats récents, la couche la plus importante a mis en évidence une fonction de dépotoir, du XIV^e siècle au début du XX^e siècle. La prédominance du mobilier céramique des XIV^e et XV^e siècles, ainsi que de nombreux fragments d'objets en verre, majoritairement du XIV^e siècle (avec quelques éléments du XIII^e siècle : étude de Catherine Hébrard), renforcent l'impression d'un remaniement important du quartier au début du XV^e siècle.

Dix couches se succédaient sous ce dépôt, à peu près stériles, si ce n'est quelques tessons résiduels en contact avec le substrat rocheux, confirmant la vocation principale de puisard de cette fosse. Le dégagement du fond, sur environ un tiers de sa surface, a révélé les traces d'une extraction méthodique par bancs successifs, conforme aux techniques immémoriales des carriers.

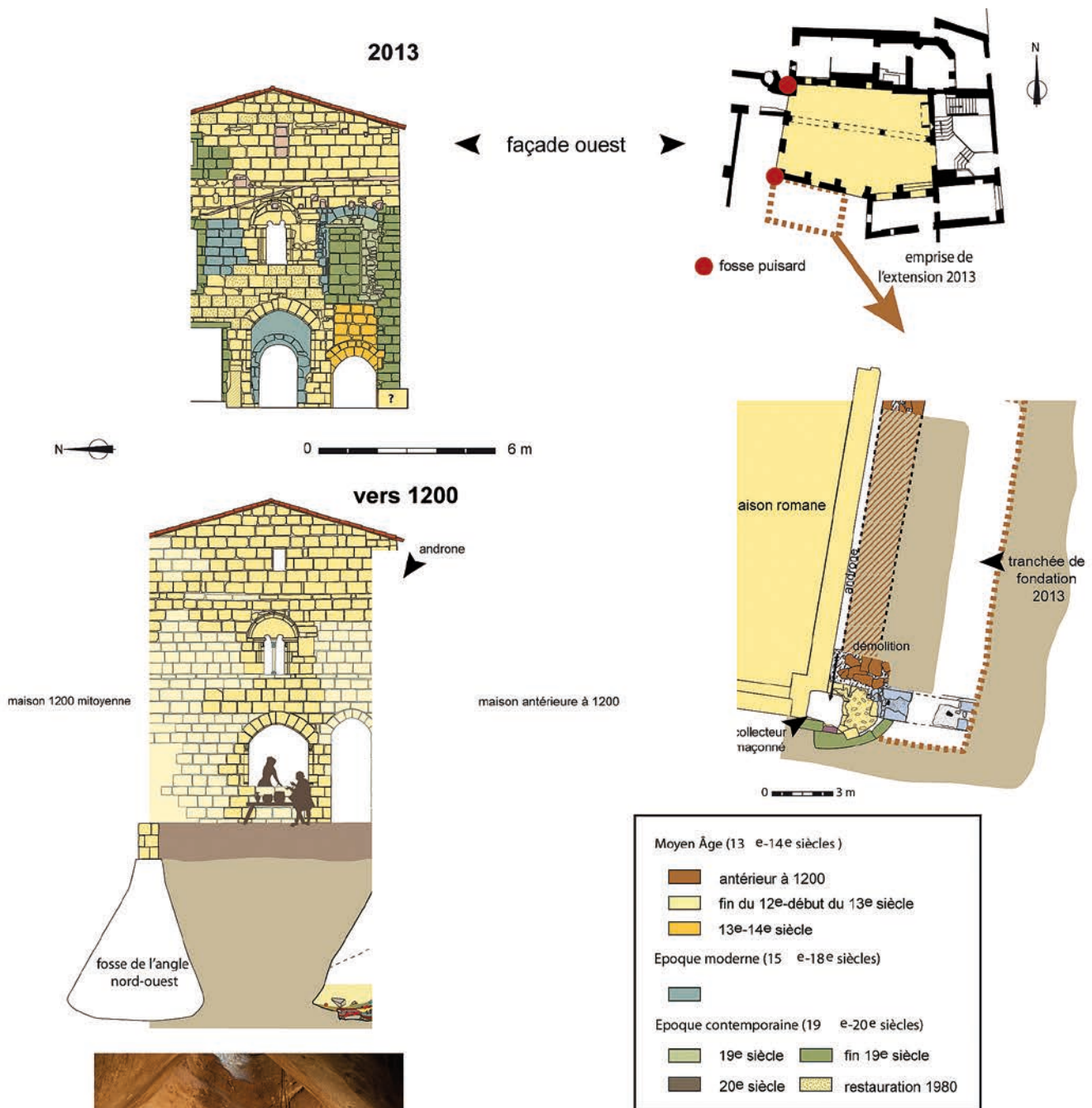
Depuis cette découverte, on a identifié une fosse identique sous l'angle opposé de la maison, et de très nombreuses cavités de même typologie dans le dédale des carrières creusées sous la ville : plan quadrangulaire et orifice réduit au sommet par des maçonneries de grand appareil.

Elles pourraient témoigner d'une pratique courante consistant à creuser, à l'aplomb de l'angle des demeures, des puits d'extraction pour fournir le matériau nécessaire à la construction, réemployés ensuite à des fins d'assainissement individuel, voire collectif dans le cas d'une position mitoyenne, comme les deux fosses de cette maison romane.

■ Sur la table des bourgeois de Saint-Émilion

Le sondage effectué dans la fosse a été l'occasion de collecter un lot conséquent de céramique de table, d'objets en verre et d'abondants restes alimentaires (os de boucherie, coquillages, poissons), type de

*Ci-contre : Saint-Émilion - Salle dite gothique.
Relevé et infographie Agnès Marin, 2013, à partir d'une ortho-image
de Archéotransfert, Pascal Mora, 2012.*



Vue de la fosse depuis la partie du fond dégagé lors du sondage-diagnostic.



Collecteur à l'aplomb de l'angle sud-ouest de la maison romane. Au premier plan, orifice pour l'écoulement de l'androne longeant le mur sud.



documentation encore inédite pour la ville de St-Emilion, où les fouilles n'ont jusqu'alors concerné que des zones d'inhumation. Cet échantillon permet d'ores et déjà d'entrevoir les spécificités du vaisselier de la ville et la place de celle-ci dans les réseaux d'approvisionnement régionaux. Les foyers de

production de céramiques reconnus sont : Sadirac (33), Bergerac (24), Beauronne (24), Lameyrac (16) pour les XIVe et XVe siècles, auxquels s'ajoutent Cox (31), Girousens (81) et la Lomagne (82) pour la période moderne.

Marin Agnès

*Haut et Bas Empire,
Moyen Âge, Époque moderne*

SAINT-MÉDARD-D'EYRANS

Villa antique de « Cauban-Ouest »

Le but de cette prospection était de collecter le mobilier de l'établissement gallo-romain encore présent malgré la forte dégradation par les cultures actuelles. Il s'agissait aussi de mieux affiner les datations proposées par J. Béraud-Sudreau en 1940 en complément des résultats de la prospection 2012.

Nous n'avons pu compléter la couverture spatiale de la zone à prospecter du fait du peu de rotation des cultures. Seules quelques nouvelles bandes de terrains, côtés sud et est, ont été ajoutées grâce à leur mise en culture. Aussi, certaines zones déjà parcourues en 2012 ont fait l'objet de nouvelles recherches, les terres ayant été retournées entre-temps.

En ce qui concerne la céramique, le constat est le même qu'en 2012 : les vestiges de céramique commune recueillis sont très fragmentés et usés, la sigillée (1 tessons, Drag 42 ?) et les amphores (2 tessons) sont peu représentées. Peu d'éléments particuliers sont à signaler : 2 pieds de tripodes, 1 fragment de verre irisé, 2 tessons de céramique commune noire à décors de stries bien marquées.

Parmi les matériaux de construction, un fragment de brique quart-de-rond en terre cuite avec des traces de mortier, une briquette striée à pâte jaune et une tesselle noire ont été trouvés. Ces derniers éléments attestent l'existence de colonnes et d'une mosaïque, ce qui n'était pas ressorti de la campagne 2012, et confirme les dires de J. Béraud-Sudreau.

Dans les artefacts métalliques, signalons une pièce en forme d'étrier (harnachement ?) et plusieurs clous

forgés. Une bague en alliage cuivreux et 8 nouveaux plombs de pêche de type A ISG.

Le corpus monétaire a également été augmenté de 27 monnaies dont 24 romaines. À signaler, la présence d'un antoninien de Lélien, empereur usurpateur méconnu qui n'a régné que trois mois, monnaie frappée en 269 p. C. Les trois autres monnaies sont 1 monnaie indéterminée en cuivre (Liard ?), 1 monnaie indéterminée en billon et 1 hardi du XVe siècle (Henri ?).

Ces dernières découvertes nous permettent de compléter les datations par le monnayage (avec toutes les réserves que cela comprend, en raison de la circulation et de la pérennité des types), ainsi que la diversité des attributions. On constate ainsi une nette dominance du monnayage de Tétricus 1^{er}, suivi de près par Constans et Constance II. Cela accentue aussi la fourchette chronologique avancée en 2012 avec 61 monnaies pour les IIIe et IVe siècles sur les 66 monnaies romaines étudiées. Le demi-as de Nîmes, classé dans le I^{er} siècle av. J.-C. pour sa période d'émission serait plutôt à rapprocher du I^{er} siècle p. C. pour sa circulation.

Que ce soit pour la céramique et les monnaies, le constat de répartition des découvertes est le même que lors de la campagne 2012, c'est-à-dire une plus forte concentration au sud-est de la parcelle.

Mauduit Thierry

LA TESTE-DE-BUCH

Territoire communal

Comme chaque année, la phase de prospection communale s'est essentiellement concentrée sur la façade maritime de la commune. En effet, l'érosion due à l'action conjuguée des tempêtes hivernales et du courant de sortie du Bassin d'Arcachon, vient saper la base du cordon dunaire littoral et ainsi faire reculer le trait de côte parfois de manière spectaculaire comme dans le secteur de la plage du Petit Nice. Cette opération de prospection s'est donc déroulée sur plusieurs mois sur une bande de littoral d'environ 7 km allant de la Dune du Pilat au nord au Petit Nice au sud.

■ Le Petit Nice

Le site PN1 situé au nord de la plage, sur un paléosol faiblement marqué culminant à une dizaine de mètres, livre toujours, mais en plus petite quantité, des fragments de grands vases enduits et imprégnés de goudron végétal. Aucune structure n'a pu être reconnue cette année. En l'absence de mobilier significatif, la chronologie de ce site reste assez imprécise entre la période Gallo-Romaine et le début du Moyen Âge.

Le site PN2 positionné sur l'estran est localisé dans une dépression formée par le paléosol Ia. Il concerne une petite zone d'occupation, sans doute saisonnière, matérialisée par un épandage de mobilier assez diversifié. Il s'agit pour l'essentiel de céramiques attribuables à l'Âge du Bronze Ancien associées à des éclats et des rognons de silex. Ces derniers ont été débités grâce à la technique de chauffage du matériau. Pour l'instant aucune structure n'a été découverte en association avec cette zone d'occupation.

L'intérêt de l'étude de ce site réside dans l'exceptionnel état de conservation du milieu naturel environnant cet habitat. En effet, la podzolisation du paléosol lié à la présence permanente de la nappe phréatique ont permis de conserver la quasi-totalité du couvert forestier d'origine avec parfois des troncs présents en élévation sur 1 m de hauteur. L'étude globale de ce site permettra à terme de mieux cerner l'interaction entre les hommes de l'Âge du Bronze et leur milieu dans ce secteur côtier.

L'importante érosion qu'a connu ce secteur côtier lors de l'hivers 2013, a remué de grosses quantités de sédiments. Lors d'une prospection sur l'estran deux silex ont été découverts hors contexte (découverte Guy Ligot). Ils ont été très certainement arrachés à un niveau plus profond situé sur le plongeant du chenal. Il s'agit d'un petit biface Moustérien et d'un éclat de type Levallois. Ces deux pièces sont très certainement le témoignage d'un site plus ancien (au moins -35000 ans) aujourd'hui totalement ennoyé. Ils sont actuellement les artefacts les plus anciens découverts sur le sud Bassin.

■ La Dune du Pilat

Le travail s'est concentré sur deux sites distants d'une centaine de mètres et situés sur le paléosol II qui est actuellement daté du tout début de l'Âge du Fer.

Le site Pr7 occupe la partie nord de la Dune, juste à côté des bunkers allemands, de la position Ar45 de la Corniche. Il révèle depuis plusieurs années une lentille noire de paléosol d'une épaisseur maximum de 0,50 m visible sur une vingtaine de mètres de long. Régulièrement des structures apparaissent telles que fosses ou trous de poteaux. Cette année l'étude de la coupe a permis de mettre en évidence un foyer très bien marqué qui épousait l'ondulation du sommet de la strate. La fouille de cette structure a permis de retrouver des vestiges qui ne se conservent pas normalement, il s'agit d'un conglomérat de coquilles de mollusques marins. L'étude réalisée par Pierre-Jean Labourg a permis de voir qu'il s'agissait des mêmes espèces encore présentes dans le Bassin d'Arcachon. Outre cet aspect de permanence de ces coquillages depuis la protohistoire dans ce secteur côtier, cette découverte apporte des points importants sur l'interaction homme/milieu, mais amène aussi quelques interrogations. Les hommes de la protohistoire consommaient vraisemblablement des coquillages comme nous le faisons actuellement, en outre ils se sont servis des coquilles pour aménager la base d'un foyer. Mais d'où venaient ces coquillages ? Ces types se développent sur des hauts fonds qui se découvrent régulièrement à marée basse (*crassats* en langue régionale). On pourrait donc logiquement envisager qu'ils proviennent de l'intérieur du Bassin d'Arcachon. Cependant, il faut se replacer dans la morphologie de cette baie à l'époque protohistorique. Depuis ce secteur du Pilat pour accéder à l'intérieur du Bassin il fallait soit, traverser une forêt de plusieurs kilomètres, soit partir en pirogue en longeant la côte océane pour rejoindre l'embouchure du Bassin qui était située 13 km plus au nord. Il est donc très possible que ces coquillages viennent d'une zone plus proche, peut être un estuaire ou une lagune alimentée par une rivière aujourd'hui disparue et auraient ainsi pu avoir une communication directe avec l'océan. Cette possible physionomie du littoral protohistorique pourrait expliquer la concentration de sites (15 inventoriés depuis le XIXe siècle) découverts sur cette partie du littoral.

Le site Pr9, situé 100 m au sud de Pr7, est matérialisé par une strate assez compacte dont la partie sud vient partiellement combler une vaste excavation qui pourrait s'apparenter à une lagune d'eau douce. Il a pu être partiellement étudié par la réalisation de différentes coupes stratigraphiques effectuées au fur et à mesure de l'érosion.



La couche d'occupation livre un mobilier très fragmenté. Il est constitué pour l'essentiel d'éléments d'augets ce qui renforce la destination du site dans sa fonction de production de sel. Si le mobilier est relativement riche, en revanche aucune structure n'a pu être associée à cette strate. Les structures retrouvées (fosses et trous de poteau) appartiennent à un habitat antérieur qui a révélé peu de mobilier.

D'autres sites situés dans le même périmètre sont également sous surveillance, ils livrent régulièrement du mobilier protohistorique attestant une fréquentation

humaine au début de l'Âge du Fer sur une surface assez vaste. Pour l'instant, les vestiges se répartissent entre habitats, ateliers de sauniers et peut-être secteur dédié à l'élevage.

La difficulté de l'étude de tous ces sites réside dans l'absence de vision globale à chaque phase d'érosion hivernale. Il faudra à terme pouvoir déployer des moyens mécaniques afin que le geste archéologique puisse anticiper les destructions hivernales.

Jacques Philippe

LA TESTE-DE-BUCH 9-11 rue Auguste Lalesque

Ce dix-neuvième diagnostic réalisé en l'espace de six ans dans le centre urbain de La Teste, s'est déroulé les 25 et 26 juillet 2013. Le site du 9-11 rue Auguste Lalesque est situé dans la partie Nord de l'agglomération.

Quatre sondages ont pu être réalisés malgré la présence de bâtisses en place. Les structures retrouvées appartiennent à des bâtiments en bois à élévation mixte, composés à la fois de sablières basses et de poteaux porteurs. Ils caractérisent très certainement au moins deux constructions sans doute à caractère artisanal qui occupaient ce secteur de la ville aux phases modernes et contemporaines. Les poteaux porteurs sont matérialisés soit par des trous dans le substrat naturel, soit par des supports matérialisés par de petites aires d'argile compacte.

Seul un lambeau de couche médiévale a pu être observé dans le sondage 2 sans structure associée. Ce site est donc très certainement placé sur la limite nord-est de l'agglomération médiévale. Il conviendra bien entendu de confirmer cette hypothèse à l'occasion d'autres observations du sous-sol de ce secteur de la ville.

Dans l'ensemble cette zone n'a pas connu une densité de bâtiments importante. Le cadastre de 1810 montre une vaste parcelle dénuée de construction. Ce n'est qu'avec le percement de la rue Auguste Lalesque au XIXe siècle que l'urbanisation va véritablement se développer.

Jacques Philippe

LA TESTE-DE-BUCH 1bis rue Victor Hugo

Il s'agit du dix-huitième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste depuis la mise en place du plan local d'urbanisme (PLU) archéologique en 2007. Il s'est déroulé le 31 mai 2013 sur le site du 1b rue Victor Hugo, à proximité de la limite Est de l'agglomération médiévale.

Comme sur de nombreux autres sites du centre ville de La Teste, un peu de mobilier gallo-romain a été découvert lors de cette opération. Hors contexte, il ne permet pas de connaître la véritable nature de cette occupation.

C'est au XIVe siècle que l'urbanisation gagne ce secteur de la ville. Elle est caractérisée par un bâtiment sur poteaux porteurs dont la limite ouest a été reconnue. Il est matérialisé par un alignement de six trous de poteaux (1013, 1015, 1017, 1100, 1102 et 1104) observé sur un peu plus de six mètres. Ils présentent différents modules, les plus gros correspondant certainement à l'ossature principale. Les écartements sont variables, toutefois la distance de plus de 1,50 m séparant 1013 et 1104 pourrait matérialiser une des portes de l'habitation. L'utilisation de l'argile crue dans



LA TESTE-DE-BUCH.

Ci-dessus : Dune du Pilat - Site Pr9. Vue générale de la strate archéologique.
Cliché Ph. Jacques.

Ci-contre : Dune du Pilat - Site Pr7. Détail du foyer.
Cliché Ph. Jacques.

Ci-dessous : Plage du Petit-Nice. Souche de pin de la fin de la Préhistoire.
Cliché Ph. Jacques.





l'architecture des murs confirme les observations déjà réalisées sur d'autres opérations du centre ville, notamment rue Chanzy (Jacques 2009-01) et rue du 14 Juillet (Jacques 2009-02). Ainsi, malgré la présence d'une forêt proche, le bois n'a pas été le seul matériau employé au Moyen Âge dans la construction civile.

L'urbanisation tardive de ce secteur de la ville avait déjà été constatée à l'occasion d'un diagnostic réalisé sur un groupe de parcelles situé immédiatement au sud de l'intervention du 1b rue Victor Hugo (Jacques 2010). Cette opération vient donc confirmer l'hypothèse de l'extension vers l'Est de la ville médiévale au XIV^e siècle. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer le développement de l'habitat à cette époque dans ce secteur. Il s'agit peut-être d'un abandon d'une partie du secteur anciennement urbanisé notamment lors de l'installation du château de la place Mouliets

dans le courant de la première moitié du XIV^e siècle dans une zone déjà habitée ou bien d'une poussée démographique consécutive à l'implantation de nouvelles populations suite au développement du commerce local des produits issus du massif forestier. De nouvelles recherches dans ce secteur permettront d'affiner ces premières hypothèses notamment en précisant la surface exacte de l'extension de l'agglomération lors de cette phase chronologique.

Jacques Philippe

- Jacques Philippe, La Teste de Buch, 17 rue Chanzy, Rapport de diagnostic, INRAP, 2009.
- Jacques Philippe, La Teste de Buch, Rue du 14 Juillet, Rapport de diagnostic, INRAP, 2009.
- Jacques Philippe, La teste de Buch, 14-16 rue Victor Hugo, Rapport de diagnostic, INRAP, 2010.

VILLENAVE-D'ORNON

Geneste Courréjean - zone nord

La phase 3 du projet d'aménagement de Villenave-d'Ornon, appelée le « parc d'affaires », se situe sur la plaine alluviale, en rive gauche de la Garonne. Les vestiges mis au jour concernent quatre périodes chronologiques : la Protohistoire, l'Antiquité gallo-romaine, le Moyen Âge et les époques Moderne et Contemporaine.

Les traces d'occupation protohistorique se matérialisent par la présence de fragment de céramique datant du second âge du Fer. Ce mobilier, associé parfois à des résidus de charbon de bois et de terre cuite découverts à différents endroits de l'emprise, témoigne de la fréquentation des lieux. Toutefois, en dépit des traces de structures (fossés, trou de poteau), il est délicat d'affirmer l'existence d'un habitat permanent dans l'emprise diagnostiquée.

La découverte majeure de cette opération de diagnostic est une épave de bateau daté par ¹⁴C à une période allant de 660 à 780 ap. J.-C., localisée au sud-est de l'emprise, en berge septentrionale d'un estey encore en activité : Le Lugan. Il s'agit des restes d'un bateau d'envergure, dont les caractéristiques de construction le classe dans le type fluvio-maritime.

Cette découverte est associée à un réseau de voirie-digue. Sur le terrain, cet ouvrage a été reconnu sur une distance de plus de 200 m dans l'axe nord-sud. Son état de conservation observé dans plusieurs sondages est assez remarquable car préservant par

endroit l'intégralité de la construction, faite d'argile et de blocs de calcaires. Une partie de ces installations devait être construites en bois ou autre matière périssable. Le mobilier associé date de la fin du Haut Empire. Toutefois, l'orientation de cet ouvrage, parallèle au cours de la Garonne et son lien quasi direct avec la berge de l'estey, invite à le mettre en relation avec les activités fluvio-maritimes, les berges du Lugan et, d'une manière indirecte avec l'épave du bateau médiéval.

Pour les périodes post médiévales, les vestiges découverts sont essentiellement des structures en creux et, plus précisément, des fossés, mais également des restes de fondations d'un bâtiment, l'ensemble daté du XV-XVI^e siècle. L'ensemble de ces structures indique la présence d'un habitat dans une zone proche de la Garonne.

La période moderne et contemporaine se matérialise par les restes d'un drainage en tuyaux cylindriques de terre cuite, ce qui témoigne d'une éventuelle mise en culture au XIX^e siècle. A cette période semble également appartenir la construction d'une digue, observée dans la tranchée 407. De très abondants niveaux de remblais modernes, mais également des voiries goudronnées, datant des années 1970 sont présents sur l'emprise.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Dunikowski Christophe (Inrap)

VILLENAVE-D'ORNON Eglise Saint-Martin

Le réaménagement paysager du centre bourg de Villenave d'Ornon a provoqué la fouille du parvis de l'église Saint-Martin sur une profondeur de 30 à 40 cm et sur une surface de 242 m², et la fouille d'un réseau de tranchées pour la récupération des eaux pluviales.

Plusieurs phases d'occupation ont pu être établies. La mise au jour de deux sarcophages mérovingiens à l'est nord-est de l'église, marque une utilisation précoce du lieu comme espace funéraire. Ces deux sarcophages sont similaires à ceux qui ont pu être observés sur d'autres sites girondins, Jau-Dignac-et-Loirac dans le Médoc par exemple, (Cartron et Castex 2007). S'ensuit une occupation dense, avec des sépultures datées du second Moyen Âge à l'époque moderne, pour un total de près de 250 tombes. Les sujets de la période médiévale ont été inhumés dans des coffrages de pierres calcaires, des sarcophages ou des contenants en bois non cloués. Les coffrages se caractérisent par plusieurs blocs taillés, généralement rectangulaires et scellés par du mortier, disposés tout autour du corps. Dans chaque cas, une logette céphalique destinée à accueillir la tête du défunt a été aménagée, au moyen d'une ou plusieurs pierres. La période moderne est au contraire caractérisée par des cercueils, cloués dans la plupart des cas.

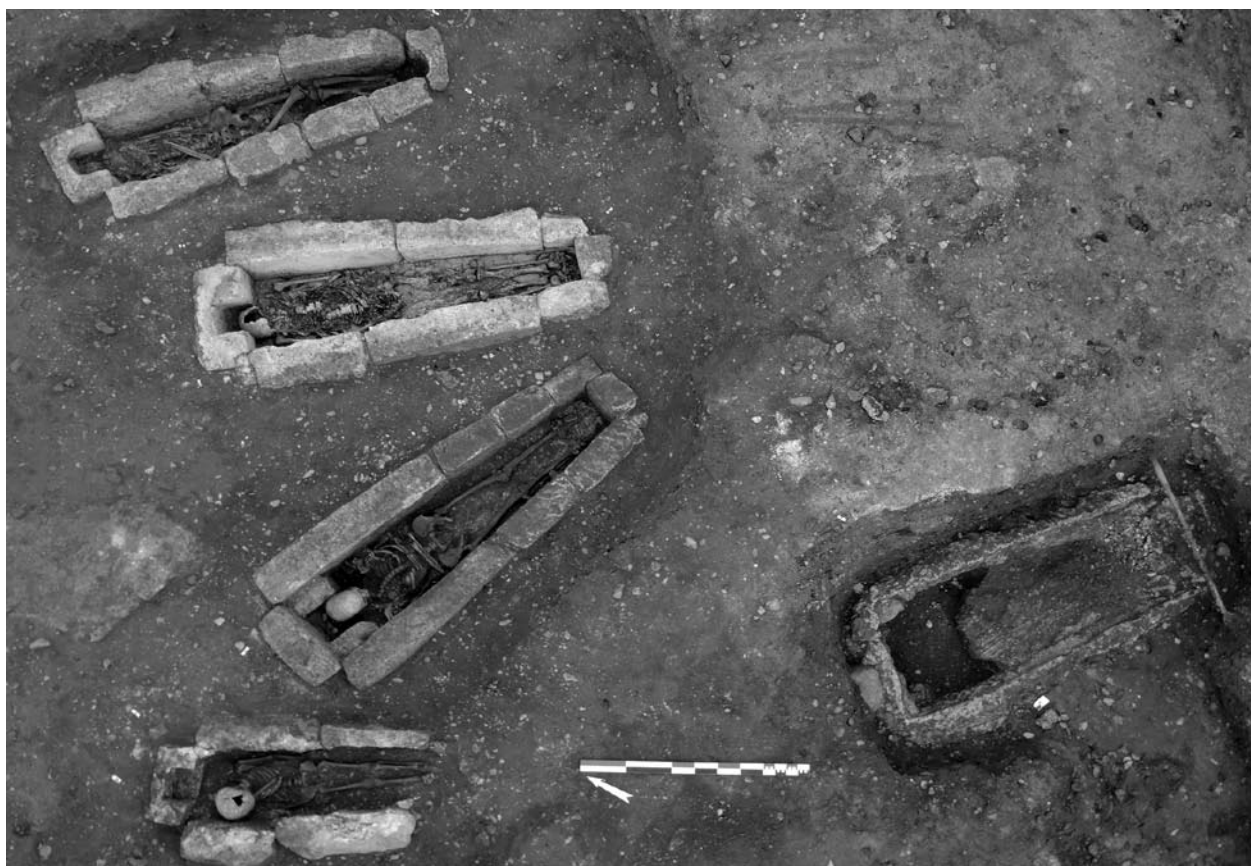
Quelle que soit la période, la densité d'inhumations est forte tout autour de l'église, avec de nombreux recoupements, à l'exception du secteur sud, de

l'entrée du bâtiment à l'abside, où elles sont plus rares. Les orientations sont en majorité ouest-est, la tête à l'ouest ; pour plusieurs tombes la tête est à l'est, sans que cela puisse s'expliquer pour l'instant. Les quelques cas de sépultures pour lesquels la tête est au nord ou au sud semblent en revanche dus à l'occupation intensive de l'espace, notamment sur le parvis de l'église puisqu'elles viennent s'insérer entre plusieurs tombes préexistantes.

Cette opération participe donc à l'enrichissement des connaissances existantes sur les cimetières médiévaux et modernes de la région bordelaise, tant au niveau des pratiques funéraires que du recrutement des individus inhumés. La découverte de sépultures antérieures à un contrefort de l'église daté du XIIe siècle et les différentes observations réalisées dans les tranchées venant contre l'édifice apporteront de nouvelles informations sur le développement de l'église elle-même et de son cimetière au cours des siècles.

Réveillais Hélène

- Cartron I., Castex D. Identité et mémoire d'un groupe aristocratique du Haut Moyen Âge : le site de « La Chapelle » à Jau-Dignac et Loirac (Gironde). In: éd. - Inhumations de prestige ou prestige de l'inhumation ? : Caen, CRAHM, 2007. 41-64.
- Régaldo-Saint-Blancard P. éd. Archéologie des églises et des cimetières en Gironde (Mémoires). Bordeaux: Société Archéologique de Bordeaux, 1989.





AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Opérations communales et intercommunales

2 0 1 3

N° Nat.						N°	P.
026248	Architecture religieuse romane	Baron, Bassanne, Bazas, Brouqueyran, Cazats, Cleyrac, Loubens, Monprimblanc, Petit-Palais-et-Cornemps, Pondaurat, Soullignac	PROVOST Marion	DOC	RA	101	113
026372	Tramway ligne D - BORDEAUX	Place Charles-Gruet et Place Marie-Brizard	HOURCADE David	COL	OPD	75	113
026422	Tramway ligne D EYSINES/LE HAILLAN	Parc-relais de Cantinolle	HOURCADE David	COL	OPD	69	115

ARCHITECTURE RELIGIEUSE ROMANE

Baron, Bassanne, Bazas, Brouqueyran, Cazats, Cleyrac, Loubens, Monprimblanc, Petit-Palais-et-Cornemps, Pondaurat, Soullignac

Dans le cadre du programme de la région Aquitaine *Les mutations de l'architecture religieuse romane en Aquitaine au temps de la réforme grégorienne fin XIe et début XIIe siècles*, (dir. Christian Gensbeitel), plusieurs prélèvements de charbons ont été effectués dans les mortiers de parements d'églises girondines réalisées en petit appareil de moellons, afin de mieux cerner chronologiquement ces constructions, considérées par l'historiographie (cf. notamment M. Gaborit, 1979), comme relevant de la fin du XIe siècle. Douze échantillons ont ainsi été analysés par le centre de datation par le radiocarbone (Univ. Lyon 1) grâce au programme Artémis.

Une partie des datations obtenues, qu'il conviendrait de confirmer par des prélèvements supplémentaires, a donné des premiers résultats qui n'infirment pas les hypothèses de départ, mais ne permettent pas de les préciser, du fait d'intervalles chronologiques relativement larges :

- haut du mur de l'abside de l'église de Baron (comble) : âge calibré de 1028 à 1184 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 920 ± 30) ;
- parement méridional de la nef de l'église de Poussignac à Bazas (à l'ouest du portail) : âge calibré de 1025 à 1157 (âge ^{14}C BP : 945 ± 30) ;
- mur sud de la nef de l'église de Cazats : âge calibré de 969 à 1153 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 1010 ± 35) ;
- mur nord de la nef de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) : âge calibré de 1025 à 1165 ap. J.-C. ;

— chevet : âge calibré de 1024 à 1155 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP chevet : 950 ± 30 ; nef : 930 ± 30) ;

— parement nord de la nef de l'église de Loubens : âge calibré de 1033 à 1204 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 910 ± 30) ;

— chevet de l'église de Monprimblanc : âge calibré de 1026 à 1182 (âge ^{14}C BP : 925 ± 30),

— chevet de l'église de Saint-Martin de Montphélix (Pondaurat) : âge calibré de 1322 à 1442 ap. J.-C. ;

— mur nord de la nef du même édifice : âge calibré de 993 à 1155 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP chevet : 525 ± 30 ; nef : 980 ± 30) ;

— le chevet de l'église de Bassanne dont l'hétérogénéité des matériaux de petit appareil posait question a donné un âge calibré de 1415 à 1479 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 450 ± 30) ;

— la datation tardive du parement septentrional de l'église de Cleyrac est attribuable à un rejointoiement moderne : âge calibré de 1300 à 1419 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 580 ± 30) ;

— quant à l'âge calibré de 428 à 615 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 1515 ± 30) obtenu pour le mur sud de la nef de l'église de Soullignac, il constitue peut-être une datation haute liée à un effet de « vieux bois ».

Ces analyses sont intégrées dans une thèse en cours de réalisation à l'IRAMAT-CRPAA (université Bordeaux Montaigne) qui sera soutenue à la fin de l'année 2014.

Provost Marion

TRAMWAY

Ligne D

Bordeaux - Place Charles-Gruet

Dans le cadre des travaux préparatoires à la création de la ligne D du tramway, un diagnostic archéologique a été prescrit sur la place Charles-Gruet (rue Fondaudège, Bordeaux), à l'emplacement de la future station « Charles-Gruet ». Il devait permettre de connaître la nature des vestiges archéologiques éventuellement conservés ainsi que leur profondeur d'enfouissement et la cote d'apparition du substrat. Plusieurs éléments étaient envisagés : des structures

funéraires antiques et médiévales liées à la nécropole dite de la place Charles-Gruet et au cimetière de la chapelle Saint-Germain, des éléments de voirie ancienne et, éventuellement, des traces d'activités artisanales.

Aucune excavation n'étant possible sur la place elle-même, un sondage de 90 m² a été ouvert à la pelle mécanique au milieu de la rue qui la borde au nord-ouest, face aux numéros 18 à 21. Afin d'atteindre la terrasse, un sondage plus profond, d'environ 3 x 2,50 m, a été pratiqué au centre de cette emprise.



Les premiers niveaux archéologiques conservés apparaissent à une profondeur d'environ 0,40 m (environ 7,40 m NGF). Leur puissance est d'environ 3 m. La terrasse, caractérisée ici par le substratum calcaire, apparaît à une profondeur de près de 3,60 m (entre 4,15 et 4,60 m NGF environ) et la nappe phréatique a été rencontrée à une profondeur de 3,30/3,40 m (4,50 m NGF environ).

Aucune structure archéologique importante n'a été mise au jour, mais quatre grandes phases d'occupation ou d'activité ont été repérées. Elles sont toutes contemporaines ou postérieures à l'époque moderne. L'absence des couches sablo-graveleuses du domaine alluvial ancien et des niveaux antiques et médiévaux s'explique par le fait que la zone a servi de carrière à l'époque moderne, sans doute au XVI^e ou au XVII^e siècle. D'abord utilisée comme sablière, elle a ensuite permis l'extraction de blocs calcaires. Les traces laissées par les pics (ou les escoudes), ainsi que les gradins d'une dizaine de centimètres de hauteur qu'elles dessinent, laissent penser que l'on y a débité des moellons ou des blocs de petit module (cf. fig.).

Dans un second temps, le fond de la carrière est recouvert par plusieurs niveaux de circulation ou de travail : deux sols de galets très compacts, eux aussi contemporains ou antérieurs au XVII^e siècle, ont été repérés à 3,40 et 2,80 m de profondeur (4,40 m et 5 m NGF).

La carrière est ensuite définitivement abandonnée et transformée en gigantesque fosse-dépotoir. La nature des sédiments (chaux et cendres) et du mobilier (chevilles osseuses) repérés sur une épaisseur de 2 m à 2,50 m, soit un volume d'environ 120 m³, indique que ce sont des tanneurs dont l'activité est bien attestée dans le quartier par les archives qui ont utilisé le lieu comme décharge à la fin du XVII^e siècle.

Par la suite, le sommet de ces remblais est arasé pour l'aménagement de la voirie publique. Les niveaux les plus anciens, datés du milieu du XVIII^e siècle et repérés à une profondeur de 0,50 m à 0,70 m environ (entre 7,10 m et 7,40 m NGF), correspondent respectivement à l'aménagement en gros galets des rues Lafaurie-de-Monbadon, au sud, et Fondaudège, à l'est. Les états postérieurs correspondent à un rechapage de la rue Fondaudège, puis à la création de la place Charles-Gruet et à la réfection généralisée de la voirie aux XIX^e et XX^e siècles.

Bordeaux - Place Marie-Brizard

Dans le cadre des travaux préparatoires à la création de la ligne D du tramway, un diagnostic archéologique a été prescrit sur la place Marie-Brizard (rue Fondaudège, Bordeaux), à l'emplacement de la future station « Paulin ». Il devait permettre de connaître la nature des vestiges archéologiques éventuellement conservés, ainsi que leur profondeur d'enfouissement



Bordeaux - Place Charles-Gruet. Vue vers l'ouest du fond de carrière.

et la cote d'apparition du substrat. Plusieurs éléments étaient envisagés : des structures funéraires antiques liées à la nécropole voisine de Terre-Nègre, des éléments de voirie ancienne et, éventuellement, des traces d'activités artisanales.

Un sondage de 27 m² a été ouvert au centre de la place. Malheureusement, les vestiges archéologiques n'ont pu être étudiés que sur une surface d'environ 9 m² car les deux tiers du sondage étaient occupés par des structures récentes non référencées et impossibles à déplacer. Dans l'angle sud du sondage, une fenêtre plus profonde de 1,50 m de côté a été ouverte pour atteindre le substrat.

De manière générale, on a pu remarquer que l'épaisseur des niveaux récents est de 0,80 m en moyenne. Les premiers niveaux archéologiques conservés apparaissent à une altitude d'environ 8 m NGF. Leur puissance est d'environ 1,50 m. La terrasse apparaît à une profondeur de près de 2,40 m, c'est-à-dire à une altitude de 6,40 m NGF environ. Ces niveaux géologiques sont formés d'une couche d'argile graveleuse surmontée d'un dépôt de sables fins de faible épaisseur.

Aucune structure archéologique importante n'a été mise au jour, mais six phases d'activité ont été repérées. Aucune trace d'occupation antique n'ayant été mise jour, l'anthropisation de la zone ne semble pas antérieure au Moyen Âge.

La première phase correspond à une sédimentation qui pourrait confirmer le contexte rural du site à l'époque médiévale. Dans un second temps, peut-être à la fin du Moyen Âge ou au début de l'époque moderne, la zone a été excavée vraisemblablement pour procéder à l'extraction de matériaux « activité artisanale bien attestée dans ce quartier jusqu'au milieu du XIX^e siècle. La troisième phase coïncide avec l'aménagement d'une voie à la fin de l'époque moderne. Formée d'un sol de galets liés à l'argile, cette rue – dont le sommet est coté à une altitude comprise entre 7,75 m au nord-ouest



et 7,80 m NGF au sud-est – correspond au départ du « Chemin de Bruges » (actuelle rue du Temps-Passé). Son carrefour avec le « Chemin du Médoc » (actuelle rue Fondaudège) n'a pas été repéré. Le reste de la stratigraphie correspond à des niveaux récents liés aux aménagements successifs de la place Marie-Brizard depuis le XIXe siècle jusqu'au début du XXIe siècle.

Eysines/Le Haillan - Parc-relais Cantinolle

Dans le cadre des travaux préparatoires de la ligne D du tramway, un diagnostic archéologique a été prescrit à l'emplacement du futur parc-relais « Cantinolle » (projet de 7624 m²), aux lieux-dits Cantinolle et Jallepont, à cheval sur les communes d'Eysines et du Haillan. Il devait permettre d'évaluer le potentiel archéologique de ce site situé à proximité des Jalles et non loin d'un petit hameau d'époque romaine et médiévale repéré par l'AFAN puis l'Inrap au lieu-dit « Vignes de Bussac », en 2000 et 2001.

Compte-tenu des contraintes du site (aqueduc du Taillan, servitudes, zone humide, voirie), seules huit

tranchées ont pu être ouvertes pour une superficie totale de 475 m² (soit 6 % du projet). Elles se sont toutes révélées négatives. La stratigraphie n'a livré que des niveaux géologiques ou très récents (XXe et XXIe siècles). Même dans la zone humide, à l'ouest, les tranchées ont montré que le fossé existant était d'origine et de comblement récents.

Le diagnostic a été l'occasion de mener une première étude sédimentologique – que l'on espère poursuivre lors des prochains déplacements de réseaux pour le Tram D – de ces niveaux sableux colluvionnés. Trois horizons typiques des sols lessivés en voie de podzolisation et caractéristiques des substrats acides ont été repérés : un horizon humique A0/A1, riche en matière organique et minéraux (prof. : moins de 0,20 m) ; un horizon lessivé A2, appauvri en argile et en minéraux (prof. : 0,20 à 0,80 m) ; un horizon d'accumulation B, avec la formation d'un alios assez friable (prof. : plus de 0,80 m).

Hourcade David